





MELANIDE.

COMEDIE

en Vers.

En cinq Actes.

PAR MONSIEUR

DE LA CHAUSSE'E.



VIENNE EN AUTRICHE,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de la
Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

M D C C L I I.

7

ACTEURS.

DORISÉ'E, veuve.

ROSALIE, fille de Dorisée.

THEODON, beau-frere de Dorisée.

LE MARQUIS D'ORVIGNY,
amant de Rosalie.

ME'LANIDE, amie de Dorisée.

D'ARVIANE, amant de Rosalie.

UN LAQUAIS.

La Scene est à Paris, dans un Hôtel.

ME-



MELANIDE,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORISE E, MELANIDE.

MELANIDE.

J' AURAI fait a Paris un voyage inutile.

DORISE'E.

Mais auriez-vous mieux fait de demeurer tran-
quille

Au fond de la Bretagne, où, depuis si long-tems,
Vous avez essuyé des chagrins si constans?

MELANIDE,

MELANIDE.

Ils étoient ignorés; & le secret console.

Je ne crains que l'éclat.

DORISE'E.

Quelle crainte frivole!

N'étes-vous pas ici comme au fond d'un desert?

Aucun de vos secrets n'y sera découvert.

MELANIDE.

S'ils étoient divulgués, j'en serois désolée.

DORISE'E.

Sachez qu'à Paris même on peut vivre isolée.

Dès que l'on fuit le monde, il nous fuit à son

tour;

Ainsi, ne craignez point l'éclat d'un trop grand

jour.

Dans votre appartement reculé, solitaire,

A tous les importuns vous pourrez vous sou-

straire.

Il vous est fort aisé, si vous le trouvez bon,

De n'admettre que moi, ma fille, & Théodon.

Je vous l'ai toujours dit, ma chère Mélanide,

Comptez que mon beau-frère est un ami solide,

Un homme essentiel. Je l'éprouve aujourd'hui.

Hélas! Je deviendrois bien à plaindre sans lui.

Daignez donc l'honorer de votre confiance,

Et vous en rapporter à son expérience.

MELANIDE.

J'ai suivi ses conseils, mais sans trop espérer

Que ses soins généreux puissent rien opérer.

Je crois même entrevoir qu'il n'oseroit m'in-

struire.

DO-

DORISE'E.

Par de fausses terreurs vous vous laissez séduire.

Ah! Vous méritez trop, pour espérer si peu.

Mais permettez qu'enfin je vous fasse un aveu

Qui, depuis quelque tems, m'embarresse & me
pèse.

MELANIDE.

D'où vient?

DORISE'E.

C'est que je crains . . .

MELANIDE.

Quoi?

DORISE'E.

Qu'il ne vous déplaise.

MELANIDE.

Vous me connoissez mal. Eh, de grace, or-
donnez.

Puis-je vous être utile?

DORISE'E.

Oui, sans doute. Apprenez

Celui de mes chagrins qui m'est le plus sensible.

Ma fille en est la cause.

MELANIDE.

Ah! Seroit-il possible?

DORISE'E.

Je l'aime, elle en est digne. A son goût, com-
me au mien,

Je voudrois la pourvoir; & vous concevez bien

Le sujet douloureux de mes peines secrettes.

Est-ce avec peu de bien, des procès & des dettes,

Que je puis, à mon gré, lui choisir un époux?
Je crois que le plus sûr, s'il n'est pas des plus
doux,

Seroit de ne penser qu'à gens d'un certain âge.
Parmi ceux que m'attire ici le voisinage,
Il feroit un parti qui rassemble à la fois
Tout ce qui peut d'ailleurs déterminer mon
choix.

Gloire, faveur, emplois, opulence, noblesse,
Tout s'y trouve, excepté la première jeunesse.

MELANIDE.

Est-ce un homme de guerre?

DORISE'E.

Oui; mais très estimé.

MELANIDE.

Aime-t-il Rosalie?

DORISE'E.

Il m'en paroît charmé.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il en est la conquête:
Mais je crois entrevoir l'obstacle qui l'arrête;
Et, s'il n'a pas encor osé se proposer,
J'ai lieu de soupçonner qu'il craint de s'exposer...

MELANIDE.

Madame, il faut l'aider; vous ne pouvez mieux
faire.

DORISE'E.

Vous me conseillez donc de suivre cette affaire?

MELANIDE.

Quoi! C'est un avantage; & vous vous con-
sultez?

DO-

DORISE'E.

Il est vrai que j'y vois quelques difficultés.

MELANIDE.

Quelles difficultés?

DORISE'E.

Sur tout il en est une.

Si je poursuis le bien que m'offre la fortune,
 Monsieur votre neveu fera désespéré;
 A tout autre parti je l'aurois préféré.
 Car enfin, son amour, dont il n'est pas le maître,
 Depuis plus de deux ans s'est fait assez connoître.
 Cet heureux mariage eût reserré les nœuds
 De la tendre amitié qui nous joint toutes deux.
 D'Arviane & ma fille étoient nés l'un pour
 l'autre:

Mais vous connoissez trop mon état & le vôtre.
 Tant de félicité n'est pas faite pour nous:
 Madame, cependant, parlez, qu'ordonnez-vous?

MELANIDE.

D'Arviane, fans doute, a grand tort de pré-
 tendre
 Au bonheur de pouvoir être un jour votre gen-
 dre.

S'il ose s'en flatter, je ne fais pas pourquoi.
 Il manque de fortune; &, comme il n'a que moi
 Sur qui puisse rouler toute son espérance,
 Il poursuit un bonheur hors de toute apparence.
 Mais d'un enchantement, plus fort que mes
 discours,

Je vois bien qu'il est tems d'interrompre le
 cours.

N'ayez

A 4

N'ayez pour d'Arviane aucune complaisance.
 Et, comme son amour & sur-tout sa présence,
 Pourroient nuire aux projets dont vous m'entre-
 tenez,
 Mes ordres absolus lui vont être donnés.

DORISE'E.

Comment?

MELANIDE.

L'occasion en est fort naturelle.
 N'est-il pas tems qu'il aille où son devoir l'ap-
 pelle?

Quoiqu'il prétende encor éloigner son départ,
 Pour mes avis je crois qu'il aura quelque égard.

DORISE'E.

Madame, ce départ est un grand sacrifice;
 Pourra-t-il s'y résoudre?

MELANIDE.

Il faut qu'il obéisse.

DORISE'E.

Je le plains.

MELANIDE.

Il m'est cher.

DORISE'E.

Ah! Vous pouvez l'aimer,
 Sans craindre que personne ose vous en blâmer;
 Il a tout ce qui rend la jeunesse charmante.

MELANIDE.

Je lui vois tous les jours un défaut qui s'aug-
 mente,

DORISE'E.

Quel est-il?

ME'-

COMEDIE.

9

MELANIDE.

Un peu trop d'impétuosité.

DORISE'E.

Non, qu'il n'en perdé rien. Tant de vivacité
Désigne un grand courage, & beaucoup de droi-
ture;

Ces cœurs-la font toujours honneur à la nature.
D'ailleurs, je ne crois pas qu'on puisse, à dix-
huit ans,

Avoir moins de défauts avec plus d'agrémens.

MELANIDE.

Je vous suis obligée. Il aura beau se plaindre,
A partir dès demain je saurai le contraindre;
Et je vais de ce pas . . .

DORISE'E.

Je crois le voir entrer.

Adieu. Je voudrois bien ne le pas rencontrer.

SCENE II.

D'ARVIANE, MELANIDE.

MELANIDE.

J'Avois à vous parler.

D'ARVIANE.

Ma joie en est extrême.

Le sujet qui m'amène est sans doute le même;
Et je venois exprès vous chercher en ces lieux.

MELANIDE.

Vous avez dû songer à faire vos adieux.

A s

D'AR-

MELANIDE,

D'ARVIANE.

Non, Madame.

MELANIDE.

Tant pis. Vous auriez dû les faire.

D'ARVIANE.

Rien ne me presse encore; & je compte...

MELANIDE.

Au contraire,

Vouz partez dès demain.

D'ARVIANE.

Sur un nouveau congé,

Qu'on m'a fait espérer, je m'étois arrangé.

MELANIDE.

Vous n'en obtiendrez point, si vous voulez me
plaire.

Faut il, sur vos devoirs, qu'un autre vous éclaire?

Et voulez-vous tomber dans le relâchement?

Puisqu'on pense de vous avantageusement,

Conservez ce bonheur sans y porter atteinte.

D'ARVIANE.

Ne puis-je demander sans scrupule & sans crainte,

Que l'on me renouvelle un malheureux congé?

Est-ce donc le premier que l'on ait prolongé?

MELANIDE.

D'accord: mais le plus sage est celui qui s'en
passe.

Hé! Peut-on, sans rougir, aller demander grace,

Quand il est question de remplir son devoir?

Quel prétexte avez vous à faire recevoir?

Vous n'osez me le dire; & j'entens ce langage.

D'AR-

D'ARVIANE.

Je n'imaginois pas être dans l'esclavage.
 Dans ma profession, il est quelques loisirs
 Que la gloire permet de prêter aux plaisirs :
 Quand il en sera tems, je pourrai m'y soustraire,
 Je ne fais point manquer où je suis nécessaire.

MELANIDE.

J'ai vû que votre ardeur & votre activité
 Ne se mesuroient pas sur la nécessité.
 Un cercle moins étroit renfermoit votre zèle.
 Déjà l'on vous citoit par-tout comme un modèle.
 Ah! Vos devoirs, pour vous, auroient le même
 appas :

Mais un charme funeste enchaîne ici vos pas.
 Vous vous dissimulez le tort que vous vous fai-
 tes.

Vous convient-il d'aimer dans l'état où vous êtes?
 Laissez, Monsieur, laissez l'amour aux gens heu-
 reux.

Hélas ! C'est un plaisir qui n'est fait que pour
 eux.

Accablé sous le poids d'une chaîne importune,
 Eh, comment voulez-vous aller à la fortune?
 Il fera tems d'aimer quand vous serez au port.

D'ARVIANE.

Vous verrai-je toujours soupirer sur mon sort?
 Est-il si différent de celui de tant d'autres?

MELANIDE.

Ne vous comparez point.

D'ARVIANE.

Quels discours sont les vôtres!
 Mon

Mon sort n'est pas des plus heureux , fans con-
tredit.

Je n'ai rien oublié. Vous m'avez assez dit
Que les infortunés , à qui je dois la vie,
Contraints , par des malheurs , à quitter leur
patrie.

Ayant bien-tôt après fini leurs tristes jours ,
Ne m'avoient , en mourant , laissé d'autres se-
cours

Que vos seules bontés , avec quelque naissance :
Et vous avez pour moi , dès ma plus tendre en-
fance ,

Pris des soins que le tems n'a pû diminuer ;
Tant que vous daignerez me les continuer,
Ma situation ne sera point affreuse.

MELANIDE.

Il ne tiendrait qu'à vous qu'elle fût plus heu-
reuse :

Mais , par un contre-tems qu'on éprouve tou-
jours ,

La Prudence ne vient qu'à la fin des beaux jours :
L'amour , qui peut vous faire un tort si mani-
feste ,

N'est pas le seul écueil qui vous sera funeste :
Vous en rencontrerez bien d'autres en tous lieux.
Vous avez dans l'esprit un feu séditieux

Qui prend de plus en plus sur votre caractère.
Le plus léger obstacle aussi-tôt vous altère ;
Vous ne supportez rien. N'apprenez-vous
jamais

L'art de dissimuler , ou de souffrir en paix

Les

Les contrariétés dont la vie est semée?
 La moindre, dans votre ame aisément enflam-
 mée,
 Vous donne du dépit, du dégoût, de l'humeur.
 Quand on veut, dans le monde, avoir quelque
 bonheur,

Il faut légèrement glisser sur bien des choses:
 On y trouve bien plus d'épines que de roses.
 Aux contradictions il faut s'accoutumer,
 Où, loin de tout commerce, aller se renfermer.
 Ce discours vous ennuie?

D'ARVIANE.

En quoi donc?

MELANIDE.

J'en soupire.

Mais tels sont les avis que l'amitié m'inspire
 A la veille du jour où vous m'allez quitter;
 Par tout où vous ferez, tâchez d'en profiter.

D'ARVIANE.

Pourquoi ce prompt départ?

MELANIDE.

N'y formez point d'obstacle.

Le cœur d'un galant homme est son plus sûr
 oracle;

Interrogez le vôtre, & suivez son conseil.

SCE-

SCENE III.

D'ARVIANE *seul.*

OH, parbleu, je ne vis jamais rien de pareil;
 C'est me tyranniser d'une façon cruelle.
 Je veux bien lui passer ses leçons & son zèle.
 Mais, qu'à propos de rien, elle fixe à demain
 Mon malheureux départ! L'ordre est trop inhu-
 main.

C'est une cruauté qui n'eut jamais d'égale;
 Et l'on ne permet pas que mon dépit s'exhale?
 Il faut paisiblement digérer ce poison?
 Non, malgré ma douceur, j'enrage; & j'ai
 raison.

SCENE IV.

ROSALIE, D'ARVIANE.

D'ARVIANE *allant au-de vant de Rosalie.***A**H, Rosalie,

ROSALIE.

Eh bien? Quel sujet vous agite?

D'ARVIANE.

On prétend que je parte; on veut que je vous
 quitte.

ROSALIE.

Est-ce un mal aussi grand que vous l'imaginez?

D'ARVIANE.

Et vous aussi, cruelle, & vous m'y condam-
 nez!

Quoi,

Quoi, vous me prescrivez ce départ inutile?
 Mais pour quelles raisons faut-il que je m'exile,
 Que j'aïlle sans besoin prévenir mon devoir,
 Et perdre des momens consacrés à vous voir?
 Vous le savez; pour peu que la gloire m'appelle,
 Je ne balance pas à vous quitter pour elle.
 Que dis-je? Pardonnez; ce n'est pas vous quit-
 ter

Que d'aller acquérir de quoi vous mériter.
 Mais quand rien ne m'oblige . . .

ROSALIE.

Ecoutez. On m'ordonne
 D'user de tous les droits que votre amour me
 donne.

On s'en prendroit à moi si vous ne partiez pas;
 Comme si je pouvois disposer de vos pas,
 Et vous faire obéir au gré de mon envie.

D'ARVIANE.

Eh! Qui peut mieux que vous décider de ma vie?
 Ah! Du moins, convenez, enfin de bonne foi,
 De l'empire absolu que vous avez sur moi.

ROSALIE.

Il faut donc m'en donner la preuve la plus claire.

D'ARVIANE.

Je suis bien malheureux, dès qu'elle est néces-
 faire.

Hélas! Je dois m'attendre à tout de votre part.

ROSALIE.

On veut que vous partiez.

D'ARVIANE.

Quoi, toujours ce départ?
 Vous

Vous l'avez résolu?

ROSALIE.

Si l'amour vous arrête,
Vous y gagnerez peu. Sachez ce qui s'apprête.

D'ARVIANE.

Voyons.

ROSALIE.

Ma mere . . .

D'ARVIANE.

Eh bien?

ROSALIE.

M'ordonne de vous fuir.

D'ARVIANE.

On n'aura point de peine à vous faire obéir.

ROSALIE.

J'obéirai, dans doute.

D'ARVIANE.

On vous l'a fait promettre?

ROSALIE.

Et j'exécuterai ma parole à la lettre.

D'ARVIANE.

Je le crois.

ROSALIE.

Cependant vous ferez sagement,
De vous prêter de même à cet arrangement,
D'avoir l'attention d'éviter ma présence.

D'ARVIANE.

Ne faut-il pas plus loin pousser la complaisance,
Et, pour l'amour de vous, cesser de vous aimer?

ROSALIE.

Vous feriez bien.

D'AR-

D'ARVIANE *animé.*

L'avis a de quoi me charmer!

ROSALIE.

Vous vous fâchez, je crois?

D'ARVIANE.

J'ai tort d'être sensible,

Et de ne pas avoir cet air toujours paisible

Qui montre que pour vous tout est indifférent!

Ah! Je n'en connois pas de plus désespérant.

ROSALIE.

L'égalité d'humeur fut toujours mon partage.

D'ARVIANE.

Je ne suis pas jaloux d'un si triste avantage:

Si pour vous c'en est un; quant à moi, je le suis.

Plus je sens vivement, plus je sens que je suis.

L'égalité d'humeur vient de l'indifférence.

Et quoique vous puissiez dire pour sa défense,

L'insensibilité ne sauroit être un bien.

Quoi! Jamais n'être ému, n'être affecté de rien;

Rester au même point tout le tems de sa vie,

Tandis qu'autour de nous tout change, tout varie;

Borner, ou pour mieux dire, anéantir son goût;

Ne voir, ne regarder, & n'envisager tout

Qu'avec les mêmes yeux, que sous la même forme;

N'avoir qu'un sentiment, qu'un plaisir uniforme;

Etre toujours soi-même? Y peut-on résister?

Est-ce là vivre? Non. C'est à peine exister.

ROSALIE.

Ainsi votre bonheur est grand?

B

D'AR-

MELANIDE,
D'ARVIANE.

Il devoit l'être.

Enfin j'avais partir.

ROSALIE.

Je vous ai fait connoître
Qu'il le faut.. Mais quel est l'état où je vous vois?
Vous ne me quittez par pour la première fois?
Et vous n'avez jamais eu tant d'inquiétude!

D'ARVIANE.

Hélas! Je vous laissois dans une solitude,
Où vos charmes naissans, par moi seul adorés,
De tout ce qui respire étoient presque ignorés.
A ma conquête alors l'amour bornoit les vôtres.
Grands dieux! Que ce départ est différent des
autres!

Vous restez à Paris. Déjà de tous côtés
On se plaît à semer le bruit de vos beautés.
Et sur quoi voulez-vous que mon repos se fonde?
Je vous vois mille amans.

ROSALIE.

Qui sont-ils?

D'ARVIANE.

Tout le monde.

ROSALIE.

Mais encore il faudroit me nommer...

D'ARVIANE.

Eh! ce sont
Tous ceux qui vous ont vûë, & ceux qui vous
verront.

Pa-

Paroîtrez-vous toujours surprise d'être aimée?
 Ou n'y feriez vous pas encore accoûtumée?
 Vous feignez d'ignorer quel est votre pouvoir.
 On ne fait point d'amant sans s'en appercevoir.
 Le Marquis d'Orvigny n'est pas sous votre empire?

ROSALIE.

Et quand cela seroit, qu'auriez-vous à me dire?

D'ARVIANE.

Qu'il vous plaît de le voir épris de vos appas,
 Et qu'ici tous les jours il ne reviendrait pas,
 Si vous ne l'attiriez.

ROSALIE.

Je dépens d'une mère,
 Et d'un oncle, qui m'a toujours servi de père.
 Il m'aime: & vous savez que je puis espérer
 D'en hériter un jour, s'il veut me préférer.
 Puis-je avoir trop d'égards pour tous ceux qu'il
 honore?

A l'égard du Marquis; s'il m'aime, je l'ignore:
 Tout ce que j'en puis dire, est qu'il est fort discret.

D'ARVIANE.

Vous lui ferez bien-tôt avouer son secret?

ROSALIE.

Je ne prétens lui faire aucune violence.

D'ARVIANE.

Il ne tardera pas à rompre le silence.
 Apprenez que vos yeux en savent plus que vous.

B 2

Vous

Vous leur laissez parler un langage si doux;
 Ils savent regarder d'une façon si tendre,
 Qu'on croit être bien-tôt en droit de les entendre;
 Chacun de vos regards paroît un sentiment,
 Qui semble autoriser les désirs d'un amant;
 Et dès qu'ils sont formés, l'espoir les fait éclore.

ROSALIE.

L'avez-vous, cet espoir, qui fait que l'on m'adore?

D'ARVIANE.

De tous ceux que l'amour a mis sous votre loi,
 Vous n'avez jamais su désespérer que moi.

ROSALIE.

Qui vous force à souffrir un si dur esclavage?

D'ARVIANE.

Vous, à qui l'on ne peut cesser de rendre hommage.

ROSALIE.

Que vous ai-je promis? Osez le réclamer.

D'ARVIANE.

Ne s'engage-t-on pas, quand on se laisse aimer?

ROSALIE.

Ainsi vous m'apprenez, d'une façon discrète,
 Que naturellement je suis un peu coquette.

D'ARVIANE.

Ah! Si vous vouliez l'être, il ne tiendrait qu'à vous

ROSALIE.

Eh! N'est-ce point aussi que vous seriez jaloux?

D'ARVIANE.

Qui suis-je donc pour être exempt de jalousie?

Mais

Mais la mienne, bien loin d'être une frénésie,
N'est qu'un sentiment vif, & toujours animé
Par la crainte de perdre un objet trop aimé.

ROSALIE.

Non, je vous ai connu dès l'âge le plus tendre.
Quand je pouvois encore à peine vous entendre,
Il sembloit que, pour vous, l'amour & la raison
Auroient dû, dans mon cœur, prévenir leur saison;
A vos fausses terreurs tout servoit de matière;
Vous vouliez occuper mon ame toute entière.
Chez vous l'inquiétude est dans son élément:
On n'a jamais été plus injuste en aimant.
En croyant pénétrer au fond de ma pensée,
Hélas! Combien de fois m'avez-vous offensée?
L'amour dans votre cœur est toujours en cour-
roux.

D'ARVIANE.

Ah! Vous me trahirez, je le fais mieux que vous.

ROSALIE.

De part & d'autre enfin laissons-là le reproche.
Monsieur, en attendant que le tems nous rap-
proche,

Il faut vous éloigner; il faut nous séparer.
Votre départ m'importe; allez le préparer.
Imaginez pourtant que j'y serai sensible
Autant que je dois l'être.

D'ARVIANE.

Ah! Seroit-il possible?

Oserois-je expliquer? . . .

B 3

RO-

Finissons l'entretien ;
Il n'a que trop duré : je n'écoute plus rien.

S C E N A V.

D'ARVIANE *seul.*

C'En est fait ; aux chagrins je ne suis plus en proie.

Non jamais je ne fus si transporté de joie.

L'absence est donc un bien ? Sans elle , aurois-
je appris.

Que j'ai touché l'objet dont mon cœur est épris ?

Il falloit me bannir pour savoir qu'elle m'aime.

Mais puis-je me flatter de ce bonheur suprême ?

Que dis-je ? S'il est vrai , je l'apprens un peu tard.

Pour la première fois , au moment d'un départ.

Ce cœur , où je n'ai vû que de l'indifférence ,

Me donne tout-à-coup une douce espérance !

Pourquoi m'aimeroit-elle ? Est-ce une trahison ?

Auroit-elle employé cet animable poison

Pout me perdre ? . . . Il faut voir. Ma présence
fatigue ;

Contre mes intérêts on trame quelque intrigue :

Rosalie elle-même y pourroit avoir part.

Pour nous en éclaircir , retardons mon départ.

Fin du premier acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIER.

LE MARQUIS D'ORVIGNT,
THEODON.

LE MARQUIS.

J'Allois me plaindre à vous.

THEODON.

Eh, de quoi, je vous prie?

LE MARQUIS.

D'avoir empoisonné tout le cours de ma vie.

THEODON.

C'est me faire un reproche assez mortifiant.

LE MARQUIS.

En flattant mon amour, en le mortifiant

Dans mon ame incertaine, & toujours comba-
tuë,

Vous avez irrité le poison qui me tuë.

Sans vous, le fol espoir ne m'eût pas enivré;

Et peut-être déjà serois-je délivré

D'un mal, qui dans le tems n'étoit pas incu-
rable.

THEODON.

Mon tort est donc bien grand?

LE MARQUIS.

Il est irréparable.

THEODON.

Pourquoi!

B 4

LE

LE MARQUIS.

Sur votre appui je n'ai que trop compté.
 Devois-je encore aimer? Je vous ai raconté
 L'histoire de ce triste & secret hyménée,
 Dont on me fit briser la chaîne fortunée.
 Vous savez quelle fut la douleur que j'en eus;
 Et, qu'ayant employé bien des soins superflus
 A chercher en tous lieux une épouse si chère,
 Alors pour me venger des rigueurs de mon

père,
 Je me promis du moins le reste de mes jours
 De fuir également l'hymen & les amours.
 Vaine promesse! Hélas! Qu'est-elle devenuë?
 Sans vous, cruel ami, je l'aurois mieux tenuë.

THEODON.

J'aurois quelque reproche à vous faire à mon
 tour.

Avois-je mandié l'aveu de votre amour?
 Votre cœur s'est ouvert sans aucune violence:
 Quand vous avez rompu ce pénible silence,
 Vous cherchiez de l'esoir, je vous en ai donné.

LE MARQUIS.

C'est de quoi je me plains.

THEODON.

J'en dois être étonné.
 Car enfin je n'ai pû, ni dû vous faire un crime
 D'une ardeur, qui n'arien que de très-légitime.
 D'où viennent ces remords? Votre épouse n'est
 plus
 Depuis assez long tems; & croyez au surplus,
 Que,

Que , pour peu que sa mort eût été moins cer-
taine,

Malgré l'arrêt cruel qui brisa votre chaîne,
Je n'aurois pas laissé mourir un feu si beau;
Mais cette infortunée est au fond du tombeau.

LE MARQUIS.

J'ai trahi mes sermens; j'ai vaincu mes scrupules;
Et c'est pour me couvrir des plus grands ridicu-
les,

THEODON.

Quels sont donc ces travers si grands & si fâ-
cheux?

LE MARQUIS.

C'est l'amour à mon âge, & l'amour malheu-
reux.

Je vais servir à tous de fable & de risée.

THEODON.

Eh! Par où cette crainte est-elle autorisée?

LE MARQUIS.

Puis-je plaire à l'objet qui m'a trop enflammé?

D'Arviane l'adore, il doit en être aimé.

Et n'estce pas à moi la plus grande folie

D'oser lui disputer le cœur de Rosalie?

Il l'aime; il lui convient; ils sont dans leurs
beaux jours;

Il vient de me jurer qu'il l'aimera toujours.

J'en jure bien autant. Mais quelle différence!

Je sens trop que l'amour lui doit la préférence.

Entre nous, en effet, le choix n'est pas égal.

THEODON.

Il est rare d'aimer sans avoir de rival.

B 5

LE

LE MARQUIS.

Je le crois, Mais , du moins , il eût fallu m'in-
struire.

THEODON.

D' Arviane, en tout cas, ne pourra pas vous nuire.

LE MARQUIS.

Il n'est point de rival qui ne soit dangereux.

THEODON.

Il vient de recevoir un ordre rigoureux,
Qui va vous délivrer de cette concurrence.

LE MARQUIS.

Comment ?

THEODON.

Il part demain , & perd toute espérance.

LE MARQUIS.

Vous me débarassez d'un poids bien importun.
Il faut qu'à cet aveu j'en ajoute encore un
Qui va me rabaisser à mes yeux comé aux vôtres.
Mes ardeurs ne sauroient se comparer à d'autres.
Je sens de plus en plus que j'ai bien moins aimé
La première beauté dont je fus si charmé.
Ce déplorable amour que j'ai pour Rosalie
Va jusqu'à la fureur ; oui c'est fait de ma vie ;
J'en mourrai , s'il n'a pas le plus heureux succès :
Je n'exagère point un si cruel excès.
Et vous , si vous m'aimez , achevez votre ouvrage.
Vous m'avez embarqué ; sauvez-moi du naufrage.
Vous connoissez mon rang , ma naissance , mon
bien ;

Parlez à votre sœur , & ne ménagez rien.

Je

Je ne puis trop payer le bonheur de ma vie.
 Enfin, pour obtenir la main de Rosalie,
 Sacrifiez-lui tout ; j'ose vous l'ordonner :
 Je lui devrai bien plus que je ne puis donner.

THEODON.

Je verrai Dorifée.

LE MARQUIS.

Oui, reglez avec elle.

THEODON.

Je compte vous porter une heureuse nouvelle.

LE MARQUIS.

Vous me le promettez ?

THEODON.

Vous pouvez espérer.

LE MARQUIS.

Ptès d'elle, en attendant, je vais donc respirer.

SCENE II.

THEODON *seul.*

Cette affaire n'est pas difficile à conclure ;
 Et voilà pour ma nièce une heureuse aventure.

J'imagine pourtant que che choix-là n'est pas
 Celui qui pour son cœur auroit le plus d'appas.
 Mais voyons Mélanide. Il faut bien qu'elle sache
 Le triste & malheureux secret que je lui cache.
 Tous mes retardemens ne pourroient empê-
 cher . . .

SCE-

SCENE III.

MELANIDE, THEODON.

THEODON.

A Votre appartement je vous allois chercher.

MELANIDE.

J'étois chez Dorisée, où nous parlions ensemble :

Je la quitte toujours quand le monde s'assemble.

THEODON.

Vous le fuyez ?

MELANIDE.

Beaucoup.

THEODON.

Je ne vous comprends pas.

Peut-on ne pas l'aimer, quand on a tant d'appas ;
Lorsqu'on est, comme vous, si sûre de lui plaire ;

Tandis que l'on en voit tant d'autres, au contraire,

A travers le torrent se jeter à grand bruit,
Et suivre avec fureur le monde qui les fuit ?

MELANIDE.

N'auriez-vous point, Monsieur, quelque chose
à m'apprendre ?

THEODON.

Je ne fais que vous dire, & quel compte vous
rendre.

Un

Un si fâcheux détail doit vous être épargné.

MELANIDE.

Non, non, parlez.

THEODON.

Je suis tout-à-fait indigné.

MELANIDE.

Eh, de quoi donc, Monsieur?

THEODON.

Dites-moi, je vous prie,

Qu'avez-vous fait à ceux à qui le sang vous lie,
Pour qu'ils se soient ainsi contre vous déchaînés?
Je ne vis de mes jours des gens plus acharnés.

MELANIDE.

Peut-être ont-ils raison, du moins aux yeux du
monde:

C'est ce qui cause ici ma retraite profonde.

THEODON.

Vos biens sont dans leurs mains sans espoir de re-
tour.

Ne nous en flattons point: je n'y vois aucun
jour.

Ils se trouvent armés d'un titre incontestable.

MELANIDE.

Suis-je deshéritée?

THEODON.

Il est trop véritable.

MELANIDE.

Quoi, mon père & ma mère ont eu cette ri-
gueur?

Se peut-il que le tems n'ait pas changé leur
cœur?

THEO-

MELANIDE,

THEODON.

En termes trop précis leur volonté s'exprime.
Des rigueurs de la loi vous êtes la victime.

MELANIDE.

Ah, ciel!

THEODON.

Que votre sort est digne de pitié!

MELANIDE.

Ils ne m'ont donc laissé que leur inimitié?
De toutes mes douleurs c'est la plus importune.
Mon pardon m'eût été plus cher que ma fortune.
M'abandonnez-vous à mon sort rigoureux?
Et mettez-vous un terme à vos soins généreux?
Je n'espère qu'en vous. A quoi dois-je m'attendre?

THEODON,

A tout ce qui dépend de l'ami le plus tendre.

MELANIDE.

Je vais donc . . . Le pourrai-je? . . . Ah, quelle
extrémité!

Je vais mettre le comble à ma calamité.

THEODON.

Quelle est cette frayeur?

MELANIDE.

Elle est bien légitime.
Quand vous me connoîtrez, je perdrai votre
estime.

THEO-

THEODON.

Non, Madame; daignez vous rassurer.

MÉLANIDE.

Ah, ciel!...

Il faut donc dévoiler un secret si cruel,
Et m'arracher enfin . . . Vous ne pourrez me
croire.

C'est l'aveu d'une erreur qui m'a coûté ma
gloire.

J'ai payé chèrement l'égarement affreux
Où je tombai. Ce fut à l'âge dangereux,
Où souvent le bonheur peut mieux que la sa-
geffe

Sauver un jeune cœur des pièges qu'on lui
dresse.

Sans m'en appercevoir, le mien fut obsédé.
Je plus; j'y fus sensible. A peine eus-je cédé
Que notre amour naissant, si doux, si plein de
charmes,

En s'augmentant toujours, me coûta bien des
larmes.

L'avenir à nos yeux, sans nulle obscurité,
Vint s'offrir, & troubla notre sécurité.

Nous vîmes, mais trop tard, que jamais l'hy-
ménée

Ne feroit le bonheur de notre destinée.
Nous devinmes certains de ne point obtenir
L'heureux consentement qui pouvoit nous unir.
Des haines, des procès, & mille circonstances,
Auroient fait rejeter nos plus vives instances.

Nos

Nos feux étoient secrets : s'ils s'étoient déclarés,
Notre perte étoit sûre ; on nous eût séparés.

THEODON *à part.*

Le Marquis à peu près m'a tenu ce langage.

(*à Melanide.*)

Continuez.

MELANIDE.

Je n'ose en dire davantage.

THEODON.

Non, Madame ; daignez me parler sans détour.
Quel parti prîtes-vous ?

MELANIDE.

Le parti de l'amour.

L'objet de ma tendresse employa trop de charmes.

Son affreux désespoir me causa trop d'alarmes.
L'un & l'autre aveuglés , l'un & l'autre indiscrets ,

Nous osâmes penser à des liens secrets.
L'effroi me tint long-tems au bord du précipice.
Hélas ! Il n'en est point que l'amour ne franchisse.

Je ne pûs résister au penchant le plus doux.
Sur la foi des sermens . . . nous devinmes époux.
Je vois que sans frémir vous n'avez pû m'entendre :

A ce funeste effet je devois bien m'attendre.
Nous étions trop heureux ; notre amour nous trahit ;

Ce funeste secret enfin se découvrit.

J'é-

J'éprouvai la rigueur que j'avois méritée,
 D'une famille alors justement irritée.
 Celle de mon époux ardente à nous punir,
 Résolus de me perdre & de nous défunir.
 En vain il réclama contre leur violence.
 Un arrêt (qu'on dit juste) assouvit leur vengeance.

A peine mon opprobre eut été prononcé,
 Par un pere en fureur il me fut annoncé;
 Au rang de ses enfans je ne fus plus comptée;
 Dans le fond d'un désert je me vis transportée,
 Où depuis dix-sept ans livrée à mes douleurs,
 Aucun soulagement n'a suspendu mes pleurs.

THEODON *à part.*

Quelle conformité!

MELANIDE.

Ce qui va vous surprendre,
 Croiriez-vous que l'amant, que l'époux le plus
 tendre

Me laissa dans l'horreur du plus profond oubli.
 Son amour, ses sermens, tout fut enseveli...
 Mais le dois-je accuser de tant de perfidie?
 Non, le moindre soupçon m'auroit coûté la vie.
 Ses soins, comme les miens, ont été superflus.
 Il m'a cherchée en vain; peut-être il ne vit plus.
 C'est pour le retrouver que mon cœur vous im-
 ploie.

Tout peut se réparer. S'il respire, il m'adore.
 Je suis libre; il doit l'être. Aidez-moi de vos
 soins.

Pour mon seul intérêt je vous presserois moins:

C

Il

Il en est plus cher à ma tendresse extrême.

THEODON.

N'eûtes-vous pas un fils?

MELANIDE.

Hélas! C'est pour lui-même

Que la plus tendre mère implore votre appui.

THEODON.

(à part.) (haut.) (à part.)

Justement! Espérez. Sachons si c'est celui...

MELANIDE.

Mon époux seroit-il de votre connoissance?

THEODON.

Peut-être. N'est-il pas d'une illustre naissance?

MELANIDE.

Oui, Monsieur; il servoit: il doit être avancé.

THEODON.

Comment se nommoit-il?

MELANIDE.

Le Comte d'Ormançe.

THEODON *avez chagrin.*

Ce n'est plus lui.

MELANIDE.

Qui donc?

THEODON.

Je croyois le connoître:

Le rapport est entre eux aussi grand qu'il peut l'être.

Mais c'est un faux espoir que je vous ai donné.

MELANIDE.

Que dites-vous?

THEODON.

Celui que j'avois soupçonné,

De-

Depois long-tems éprouve un sort pareil au
vôtre.

Tout ressemble , au nom prés ; mais il en porte
un autre.

MELANIDE.

Rien n'est plus étonnant. Comment l'appel-
le-t-on ?

THEODON.

Le Marquis d'Orvigny. Le connoissez-vous ?

MELANIDE.

Non.

THEODON.

Il vient souvent ici.

MELANIDE.

Voilà ce que j'ignore.

THEODON.

Vous auriez pû le voir ; vous le pouvez encore.

MELANIDE.

Où dont ?

THEODON.

Chez Dorifée. Il n'y fait que d'entrer.

Comment avez-vous pû ne le pas rencontrer ?

MELANIDE.

Je disparois toujours dès qu'il vient des visites ;

Et je n'ai jamais vû celui que vous me dites.

THEODON.

Il faut chercher ailleurs. Je vous promets du
moins

Que je n'épargnerai ni mes pas , ni mes soins.

MELANIDE.

Quel embarras pour vous !

C 2

THEO.

MELANIDE,

THEODON.

Je m'en charge avec joie ;
Et je vais dès ce jour me mettre sur la voie.

MELANIDE.

On ne fait point ici ma situation.
J'ai craint de me livrer à leur discrétion.

THEODON.

Quoi, vous n'avez jamais appris à Dorifée
La cause de vos pleurs ?

MELANIDE.

Non : je l'ai déguisée.
Je n'ai crû qu'à vous seul devoir ouvrir mon
cœur.

THEODON.

Mon zèle me rendra digne de cet honneur.

S C E N E I V.

THEODON *seul.*

D'Abord , à Dorifée allons, courons appren-
dre
Un honneur, que , sans doute , elle n'osoit
attendre.

Que je plains d'Arviane ! Il sera furieux.
Mais que faire ? Il pourra quelque jour trouver
mieux.

A son âge, on remplace aisément ce qu'on aime.
Mélanié revient.

SCE-

SCENE V.

MELANIDE, THEODON.

MELANIDE.

AH, ma joie est extrême!

Il fortoit; je l'ai vû.

THEODON.

Qui donc avez-vous vû?

MELANIDE.

Le Marquis d'Orvigny... Quel bonheur imprévû?
 Je m'étois mise en lieu, d'où, sans être apperçûë,
 Je l'ai vû de mes yeux. Ils ne m'ont point déçûë:
 Il sembloit que mon cœur me l'avoit annoncé.

THEODON.

Quoi?

MELANIDE.

Le Marquis est...

THEODON.

Qui?

MELANIDE.

Le Comte d'Ormancé.

THEODON.

Ne vous trompez-vous point?

MELANIDE.

Quoi! Vous doutez encore!

Hé! Peut-on se méprendre à l'objet qu'on adore?

C'est lui-même; j'en ai des signes trop certains.

Mes sens se sont troublés; mes yeux se sont éteints;

Mon cœur a tressilli. . . Que mon ame est ravie!

Non, il n'est plus personne à qui je porte envie.

C 3

Tous

Tous mes pleurs sont payés. Sans mon faiblesse-
ment,
J'aurois cédé, sans doute, à mon empressement...
Vous avez déploré mon infortune affreuse.
Félicitez-moi dont.

THEODON *d'un air embarrassé.*

La rencontre est heureuse.

MELANIDE.

Heureuse! J'en mourrai. Mais ne différez pas;
Vers un époux si cher précipitez vos pas;
Sa vive impatience égalera la mienne.
Qu'il vienne réunir ma flamme avec la sienne.
Volez... Mais je vous vois un air embarrassé!
D'où vient ce froid mortel dont vous êtes glacé?
Ne partagez-vous point le bonheur qui m'arrive:

THEODON.

J'avouerai que ma joie auroit été plus vive,
Si je n'appréhendois un contre-tems fâcheux.

MELANIDE.

En quoi donc mon bonheur peut-il être douteux?

THEODON.

Il ne devoit pas l'être.

MELANIDE.

Expliquez-vous, de grace.
Quel est ce contre-tems? Qu'est-ce donc qui se
passe?

Je retrouve l'époux que j'avois tant pleuré.
Se peut-il que mon sort ne soit pas assuré?

THEODON *après avoir un peu rêvé.*

Il reprénda, sans doute, une chaîne si belle.
Il est trop vertueux pour n'être pas fidelle.

SCE.

SCENE VI.

DORISEE, ROSALIE, THEODON,
MELANIDE.

DORISEE *à Rosalie.*

ON a fur un Amant un pouvoir absolu:
Il auroit obéi, si vous l'eussiez voulu.

ROSALIE.

Madame, ce reproche a de quoi me surprendre.

DORISEE *à Melanide.*

D'Arviane nous reste, on vient de me l'appren-
dre.

Je pense qu'il est bon de vous en avertir.

MELANIDE.

Il me semble pourtant qu'il s'apprête à partir.

DORISEE.

J'ai su qu'il ne pouvoit se résoudre à l'absence;
Et que, pour vous cacher sa désobéissance,
Il doit se retirer chez un de ses amis.

MELANIDE.

Je croyois qu'à mon ordre il seroit plus soumis.

DORISEE *regardant Rosalie.*

Aux volontés d'une autre il auroit pû se rendre.
On avoit des moyens qu'on n'a pas voulu pren-
dre:

La raison m'en paroît aisée à pénétrer.
Mais, laissons ces détails; je n'y veux pas entrer.

ROSALIE.

Trop de prévention peut-être vous abuse.

C 4

DO-

La prompte obéissance est la meilleure excuse:
C'est la seule, en un mot, que je puisse adopter.
Ainsi, Mademoiselle, il vous plaira d'opter.
Le Cloître est d'un côté, de l'autre est l'Hymenée.

Vous même, décidez de votre destinée.
Acceptez, dès ce jour un époux de ma main,
Ou déterminez-vous à partir dès demain.
On vous offre un bonheur que vous n'osiez prétendre.

Le Marquis d'Orvigny vient de me faire entendre
Qu'il veut bien partager sa fortune avec vous.
C'est le plus tendre Amour qui vous offre un
Epoux.

MELANIDE *à part.*

Oh ciel! Quel coup de foudre!

DORISE'E *à Rosalie.*

En cas qu'il vous convienne,
Dîtez votre réponse, elle fera la mienne.

MELANIDE *à part.*

O ciel!

DORISE'E *à Rosalie.*

Pour d'Arviane, il y faut renoncer;
(*en regardant Melanide.*)
Madame vous dira de n'y jamais penser.

MELANIDE *à part.*

Que vais-je devenir?

DO-

DORISE'E à *Mélanide.*

Qu'elle-même décide . . .

Que vois-je! . . . Qu'avez-vous? . . . Ma chère
Mélanide.

MELANIDE *en se laissant aller dans les bras de
Theodon.*

Hélas! Je n'en puis plus.

THEODON.

Aidez-moi promptement,

Il faut la ramener dans son appartement.

(*Dorisee, Rosalie & Theodon l'emmenent.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE *seule.*

Que je hais du Marquis la recherche impor-
tune!

Faut-il que d'Arviane ait si peu de fortune?

Ah! Du moins, pour jamais s'il me perd aujour-
d'hui,

Un autre n'aura pas un bien qui fut à lui.

Mais, hélas! le voici. Faisons-nous violence,

Pour le persuader de mon indifférence,

Le bonheur de favoir qu'il me fait soupirer,

Ne pourroit plus servir qu'à le désespérer.

MELANIDE,

SCENE II.

D'ARVIANE, ROSALIE,

ROSALIE.

Que ne me fuyez-vous ? Quel espoir vous at-
tire ?

D'ARVIANE.

Vous paroissiez avoir quelque chose à me dire.

ROSALIE.

Je l'ai crû. Ce n'est rien. Ne me retenez plus.

D'ARVIANE.

Pour le plus grand mépris je prendrai ce refus.

ROSALIE.

Mais, il faut donc vouloir tout ce qui peut vous
plaire ?

Hé bien ? N'avez-vous point de reproche à vous
faire ?

D'ARVIANE.

Le seul que je me fasse est de vous trop aimer.

ROSALIE.

Laissez-là votre amour ; tâchez de vous calmer.
Que devient ce départ promis & nécessaire ?

D'ARVIANE *plus doucement.*

J'y songe apparemment.

ROSALIE.

On fait tout le contraire.

D'ARVIANE *vivement.*

C'est me persécuter d'une étrange façon.
Avois-je si grand tort de prendre du soupçon ?

Oui,

Oui, je reste; &, s'il faut que je me justifie,
C'est pour être témoin de votre perfidie.

ROSALIE.

Je suis accoutumée à vos vivacités.

D'ARVIANE.

Achevez librement ce que vous méditez,
Sans craindre désormais que je vous importune.
Mais, en sacrifiant l'Amour à la Fortune,
Falloit-il abuser de ma foible raison?
Ne peut-on se quitter sans une trahison?

ROSALIE.

Seroit-ce bien à moi que ce discours s'adresse?

D'ARVIANE.

Deviez-vous affecter une fausse tendresse?
Jamais tant de noirceur ne peut se pardonner.

ROSALIE.

De tout ce que j'entens j'ai lieu de m'étonner,
C'est vous qui m'accusez quand je suis offensée!
Et sur quoi fondez-vous cette plainte insensée?

D'ARVIANE.

Le Marquis ne va pas devenir votre époux?

ROSALIE.

Peut-être.

D'ARVIANE.

Ce n'est pas votre espoir le plus doux?
Pour hâter mon départ, dont j'ai prévu la fuite,
Vous n'avez pas flatté mon ame trop séduite?
Nos adieux sont trop bien gravés dans mon esprit.
Perfide! En me quittant, vous ne m'avez pas dit:

Ima-

*Imaginez, pourtant, que j'y serai sensible
Autant que je dois l'être.*

ROSALIE.

Ah! Rien n'est plus risible.
L'interprétation vous égare & vous perd.
Si l'on pressoit ainsi les mots dont on se sert,
Et les expressions qui sont de cette espèce,
Il faudroit du discours bannir la politesse.

D'ARVIANE.

Quoi, le plus tendre aveu, quand on l'appro-
fondit,
N'est plus qu'un compliment?

ROSALIE.

Je vous ai toujours dit
D'une façon très-claire & très-intelligible,
Que, sans aucun amour, on peut être sensible.
L'amitié véritable a sa tendresse à part,
Qui ne fait à nos cœurs courir aucun hazard.

D'ARVIANE.

Ce n'est pas là le prix d'une tendresse extrême.
Je cherchois de l'amour . . . depuis que je vous
aime,
Et que vous le souffrez . . .

ROSALIE.

Pouvois-je l'empêcher?

D'ARVIANE.

E n'ai pû parvenir encore à vous toucher.

ROSALIE.

Je m'en rapporte à vous.

D'AR-

D'ARVIANE.

Que d'amour inutile,
Si l'estime insipide & l'amitié stérile,
Sont les seuls sentimens qui soient connus de vous!
Je comptois vous en voir partager de plus doux.

ROSALIE.

Ceux que vous m'inspirez auroient dû vous suffire.

D'ARVIANE.

Non, je ne vous crois pas, puisqu'il faut vous
le dire.

Je tiens, depuis long tems, ce secret renfermé:
Ou vous n'aimez qu'à plaire, ou vous m'avez aimé.
Vous riez?

ROSALIE.

C'est répondre.

D'ARVIANE.

Employez l'ironie!

Elle a, dans votre bouche, une grace infinie.

ROSALIE.

Mais vous, qui m'accusez, dites-moi donc comment
On parvient à pouvoir éconduire un amant.
Pour se débarasser d'une vaine poursuite,
Voulez-vous qu'une femme ait recours à la fuite?
Ou faut-il qu'elle en fasse un affaire d'Etat?
Qu'elle porte, en tous lieux, sa plainte avec éclat?
En vérité, Monsieur, ce n'est pas trop l'usage.
Entre nous, le parti que je crois le plus sage,
Est de fermer les yeux, de supporter en paix
Le fléau qui s'attache à ses foibles attraits.

D'AR-

D'ARVIANE.

Avec quelle malice elle se justifie!
 La cruelle me brave encore & me défie!
 C'est, un peu trop long-tems, s'être laissé trahir:
 Pour ne vous plus aimer, il faudra vous haïr.
 Oui, je vous haïrai, je vous le certifie:
 C'est l'unique moyen de me sauver la vie.

ROSALIE.

Il ne falloit donc pas vous en servir si tard.

D'ARVIANE.

C'est la haine à présent qui hâte mon départ.
 Je m'en fais un plaisir, une joye infinie.
 Je ne sens plus ma flamme, elle est évanouie.
 Recevez les adieux les plus déterminés.

ROSALIE.

Eh bien, je les reçois.

D'ARVIANE.

Vous vous imaginez
 Que je viendrai bien-tôt vous prier de reprendre
 Un cœur, qui fut toujours si soumis & si tendre!

ROSALIE.

J'aurois grand tort.

D'ARVIANE.

A quoi serviroit mon retour?
 A rien; puisqu'au mépris du plus parfait amour,
 La Fortune & vous-même avez juré ma perte.
 Ma présence vous gêne; elle vous déconcerte.

ROSALIE.

Partez, ou demeurez; aimez, ou haïssez...

D'ARVIANE.

Et le mépris s'en mêle! Ah; vous me ravissez!

RO-

ROSALIE.

Vous êtes étonnant ! Quel but est donc le vôtre ?
Avons-nous quelque espoir d'être unis l'un à
l'autre ?

D'ARVIANE.

L'avons-nous jamais eu ? . . . Mais il vaut mieux
céder.

Aussi-bien je pourrois ne me plus posséder.
A compter d'aujourd'hui, de ce moment funeste,
Je vous laisse au Marquis que mon ame déteste.
Il sera bien heureux s'il peut vous enflammer :
Pour moi , je vais chercher un cœur qui sache
aimer.

SCENE III.

ROSALIE.

Que son sort est cruel ! Du moins il peut s'en
plaindre.

Et moi, par le devoir réduite à me contraindre,
Je ne puis recevoir aucun soulagement.

Voilà donc où conduit un tendre engagement !

Nous aurions dû prévoir tant de sujets de larmes.

Dans les commencemens d'un amour plein de
charmes,

Que l'esprit & le cœur sont frappés foiblement
D'un malheur, qui n'est vû que dans l'éloignement !

Enfin, mon choix est fait ; il faut que je l'annonce :

Ma mère impatiente attend une réponse . . .

SCE-

SCENE IV.

THEODON, D'ARVIANE, ROSALIE.

THEODON *en ramenant d'Arviane.*

REntrez donc.

D'ARVIANE.

Non, Monsieur; j'ai fait trop de sermens

THEODON.

Eh bien, parjurez-vous; c'est le droit des amans.
Il me faut, à la fois, sa présence & la vôtre.
Eh! Pour l'amour de moi, souffrez-vous l'un &
l'autre.

D'ARVIANE.

Ce sera malgré moi, puisque vous m'y forcez.

ROSALIE.

Ce sera par respect, puisque vous m'en pressez.

THEODON.

Je vous suis obligé. La complaisance est rare.
Les Amans font entr'eux un peuple bien bizarre..
Pardonnez; j'oublois que je suis devant vous.

ROSALIE.

Je vous les abandonne; ils extravaguent tous.

THEODON.

Vous vous rendez justice. En tout cas, il me
semble
Qu'on devroit, en s'aimant, un peu mieux vi-
vre ensemble.

D'AR-

D'ARVIANE.

Sans doute. Est-ce ma faute? Et peut-on me
blâmer?

Je ne fais qu'adorer; c'est ma façon d'aimer.
Mais, où trouver un cœur capable d'y répondre?
Le choix que j'avois fait a de quoi me confondre.

THEODON *à Rosalie.*

Ne répliquez-vous rien?

D'ARVIANE.

J'ose l'en défier.

ROSALIE.

Moi, Monsieur! Je n'ai point à me justifier.

THEODON.

C'est la règle entre les amans: L'un se plaint,
l'autre nie;

La querelle s'embrouille, & devient infinie.

ROSALIE *à Theodon.*

Pourquoi, dans ce procès, vouloir m'embarasser?
(*en montrant d'Arviane.*)

Ce doit être à Monsieur qu'il faut vous adresser.

THEODON *à d'Arviane.*

On me renvoie à vous.

D'ARVIANE.

Non, non, qu'elle poursuive.

J'ai bien pris mon parti. Si jamais il m'arrive
D'avoir le moindre amour, je veux bien en mourir.

THEODON *à Rosalie.*

Vous en dites autant? Et, sans plus discourir,
Je vois bien qu'entre vous l'affaire est décidée.
J'en suis fâché, pourtant; j'avois eu quelque idée.

D

D'AR-

MELANIDE,

D'ARVIANE.

Et qui, vous ?

THEODON.

Il n'est plus besoin de l'expliquer.

D'ARVIANE.

Ah ! Vous pouvez toujours nous la communiquer.

THEODON.

Ma foi, sur l'apparence est bien fou qui se fonde.
 Oui, j'aurois parié, mais toute chose au monde,
 Que, depuis très-long-tems, les plus tendres
 amours

Unissoient vos deux cœurs.

D'ARVIANE.

Eh ! Supposez toujours.

THEODON.

La supposition me paroît un peu forte.

(à Rosalie.)

N'en convenez-vous pas ?

ROSALIE.

Sans doute ; mais n'importe ;

Vous pouvez contenter sa curiosité.

D'ARVIANE.

Quel étoit ce dessein ?

THEODON.

Mon projet eût été

De vous unir tous deux par un bon mariage.

(à part.)

J'assurois tout mon bien ... Ils changent de vi-
 sage!

(haut.)

Do-

Dorisée eût, sans doute, accepté le parti,

ROSALIE.

Quoi, ma mere? . . .

THEODON.

Oui, vous dis-je; elle auroit consenti..

D'ARVIANE.

Qu'entens-je? Et qu'ai-je fait? Grands Dieux!

ROSALIE *à part.*

Quel parti suivre?

D'ARVIANE.

Je pouvois être heureux! Je n'y pourrai survivre.

(*à Rosalie.*)

Mon bonheur est possible; on daigne y concourir!

(*Il se jette à ses genoux.*)

Ah, Rosalie! Hélas! Dois-je vivre, ou mourir?

Je sens tous mes excès; ils sont irréparables.

L'infortune & l'erreur, toujours inséparables,

Ont causé le transport & le délire affreux,

Où vient de succomber un cœur trop amoureux.

ROSALIE.

Songez-vous bien à tout ce qu'il faut que j'oublie?

Le reproche, l'insulte! . . .

D'ARVIANE.

Il y va de ma vie.

L'amour au désespoir est toujours insensé.

ROSALIE.

Levez-vous.

D'ARVIANE *à Théodon.*

Ah! Monsieur, vous avez bien pensé.

Que rien ne vous arrête.

D

THEO.

MELANIDE,

THEODON.

Eh bien, l' affaire est faite;
J'ai parlé ; Dorifée en paroît satisfaite.

D'ARVIANE.

Dorifée y consent ? Que de félicités !
(*Il baise la main de Rosalie.*) (*Il embrasse Théodon.*)
Ma chère Rosalie ! .. Ah ! Monsieur, permettez..

THEODON.

Il faut que Mélanide achève mon ouvrage.
Allez donc au plus vite obtenir son suffrage.

D'ARVIANE.

Nous l'aurons. Mais, souffrez ...

THEODON.

Epargnez-vous ces soins.
Si vous êtes contents, je ne le suis pas moins.

SCENE V.

THEODON *seul.*

Travaillons à présent au bonheur de sa tante.
Je crois que le Marquis remplira mon attente ;
Que son premier amour, facile à réveiller,
Dans le fond de son cœur ne fait que sommeiller.

SCENE VI.

LE MARQUIS , THEODON.

LE MARQUIS.

JE vous trouve à propos.

THEO..

THEODON.

J'en ai l'ame ravie.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous décidé du bonheur de ma vie ?
 Monsieur, m'avez-vous mis au comble de mes
 vœux ?

Dites; puis-je espérer d'être bien-tôt heureux ?

THEODON.

Il ne tiendra qu'à vous, si vous le voulez être.

LE MARQUIS.

Comment, si je le veux ?

THEODON.

Vous en êtes le maître.

LE MARQUIS.

N'avez-vous pas conclu ?

THEODON.

Tout est bien avancé.

Ne vous nommiez-vous pas le Comte d'Ormancé ?

LE MARQUIS.

On m'appelloit ainsi ; c'est mon nom véritable,
 Un oncle, en me laissant un bien considérable,
 M'a fait prendre à la fois son nom & son bonheur.
 Je le dis volontiers, & je m'en fais honneur ;
 C'est à lui que je dois la meilleure partie
 De ce que je vais mettre aux piéds de Rosalie.

THEODON.

Ne pourrois-je savoir à peu près en quel tems
 Vous avez pris ce nom ?

LE MARQUIS.

Depuis près de seize ans.

D 3

THEO-

MÉLANIDE,

THEODON.

Et vous étiez déjà, depuis plus d'une année,
Séparé, malgré vous, de cette infortunée,
Dont la perte a causé votre juste courroux?

LE MARQUIS.

Il est vrai. Mais pourquoi? . . .

THEODON.

Je n'ai point sù de vous
Comment on appelloit une épouse si tendre.

LE MARQUIS.

Eh, Monsieur, à présent, laissons en paix sa cendre.
Elle & le triste fruit de mon funeste amour
Ne font plus. Eloignons cette idée en ce jour.

THEODON.

Mélanide est son nom?

LE MARQUIS.

Ma surprise est extrême!
Monsieur, d'où pouvez-vous l'avoir sù?

THEODON.

D'elle-même.

LE MARQUIS.

Vous l'avez donc connue?

THEODON.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous m'étonnez fort.
Est-ce long-tems avant qu'elle ait fini son sort?
En quel endroit?

THEODON.

Sortez d'une erreur trop cruelle.
Je vous ai retrouvé cette épouse fidelle.

Tou-

Toujours digne de plaire, & de vous enflâmer.
Elle respire encore, & c'est pour vous aimer.

LE MARQUIS.

Mélanide !

THEODON.

Oui: la mort n'a point tranché sa vie.
Depuis qu'entre vos bras elle vous fut ravie,
Elle n'a point cessé d'aimer, & d'espérer.

LE MARQUIS.

Ah ! De grace, un moment laissez-moi respirer.
De tous les coups du sort ce n'est pas là le moindre.
Mais où falloit il donc aller pour la rejoindre ?
Qu'ai-je à me reprocher ? Où n'ai-je point erré ?
Au fond de quel désert n'ai-je point pénétré ?
Quel charme nous rendoit l'un à l'autre invisibles ?
Il est donc pour l'amour des lieux inaccessibles ?
Par tout, mais vainement, j'avois porté mes pas,
Lorsque de toutes parts on m'apprit son trépas.

THEODON.

Monsieur, on vous trompoit.

LE MARQUIS.

Mais son silence même
M'a toujours confirmé dans cette erreur extrême.
Ah ! Devoit-elle ainsi me laisser si long-tems
Déplorer des malheurs que j'ai crû trop constans.

THEODON.

Ne lui reprochez rien.

LE MARQUIS.

Sur les moindres nouvelles
Soyez sûr que l'amour m'auroit donné des aîles.

THEODON.

Eh ! Ne lui faites point ce reproche indiscret.
 Ses lettres ont été soustraites en secret.
 Avec trop de rigueur elle étoit observée.

LE MARQUIS.

Eh ! Comment donc, Monsieur, l'avez-vous re-
 trouvée ?

THEODON.

Elle n'est plus en proie au corroux trop réel
 D'une mère inflexible, & d'un père cruel :
 Et c'est depuis trois mois qu'avec leur destinée
 Leur tyrannie affreuse est enfin terminée.

LE MARQUIS.

Ah, Mélanide, hélas ! quel moment prenez-vous
 Pour venir réclamer le cœur de votre époux ?
 Malgré moi, malgré lui, l'amour vous a trahie.
 Je ne l'ai plus ce cœur ; il est à Rosalie.
 Ce n'est point sans combats qu'il s'est enfin rendu.
 Je l'ai trop disputé, je l'ai trop défendu,
 Pour oser espérer de pouvoir le reprendre :
 Il est trop tard.

THEODON.

Comment ? Et qu'osez-vous m'apprendre ?

LE MARQUIS.

Que je crains de céder à la fatalité
 Qui pourroit m'entraîner à l'infidélité.

THEODON.

Cette fatalité n'est autre que vous-même.
 Vous craignez de céder ? Quelle foiblesse extrême !
 Mais il faut excuser un premier mouvement ;

Vos

Vos esprits ont été frappés trop vivement :
 Vous y penserez mieux.

LE MARQUIS.

Eclatez sans contrainte ;
 De reproches sans nombre accablez - moi sans
 crainte :
 Les plus sanglans de tous sont ceux que je me fais.

THEODON.

Eh ! Croyez-vous par-là vos devoirs satisfaits ?

LE MARQUIS.

Ma ressource est du moins d'être plus excusable.

THEODON.

Ah, ciel ! Cette ressource indigne & méprisable
 N'est pas faite pour vous. Malheur à qui s'en fert !
 Hélas ! Presque toujours c'est elle qui nous perd.
 Sans faire un seul effort, vous vous laissez abattre ?
 De peur de triompher, vous n'oseriez combattre ?

LE MARQUIS.

Mes efforts pourroient bien devenir superflus.

THEODON.

Ah ! Vous devez sentir qu'il en coûte bien plus
 A trahir son devoir, qu'à vaincre sa foiblesse.

LE MARQUIS.

Vous n'avez ni mon cœur, ni le trait qui le blesse.

THEODON.

Non : mais j'ai, comme ami, votre gloire à sau-
 ver :

C'est un bien assez cher pour le conserver.

D 5

Etouf-

Etouffez un amour qui n'est plus légitime,
Le penchant doit finir où commence le crime.

LE MARQUIS.

Le crime, dites-vous?

THEODON.

Le mot m'est échappé.

Je ne m'en dédis point, quoiqu'il vous ait frappé.
Je vois quelles raisons votre amour vous prépare,
Vous allez m'alléguer qu'un arrêt vous sépare.
Pouvez vous à présent revendiquer des loix
Que vous ne trouviez pas si justes autrefois?
Soyez vrai; j'interroge ici votre droiture.
Vous êtes-vous crû libre après cette rupture?
Pourquoi donc Mélanide a-t-elle si long-tems
Nourri dans votre sein les feux les plus constans?
Vous n'aurez donc été fidele qu'à son ombre?
Quoi, si-tôt qu'elle sort de la nuit la plus som-
bre,

Vous objectez l'arrêt qui vous a séparés?
Ce n'est plus lui, c'est vous qui la deshonorés.
Quel prix réservez-vous à l'amour le plus tendre?
Quelle horreur sur vos jours est prête à se ré-
pandre?

Vous n'aurez donc été qu'un lâche suborneur?

LE MARQUIS.

Cet amour excessif qui maîtrise mon cœur,
N'a jamais, dans le vôtre, altéré la sagesse.
On censure aisément, quand on est sans foiblesse.
Souvenez-vous du moins, si je me suis rendu,
Que ce n'a pas été sans m'être défendu.

Ma

Ma résolution incertaine & flottante
 Ne pouvoit se fixer, ni remplir votre attente.
 Mon amour indécis me laissoit en suspens.
 Vous ne pouviez prévoir ce fatal contre-tems.
 Mais qui dois-je accuser, si jen suis la victime,
 A qui dois-je ma perte? A vous, qui, vers
 l'abîme

Pressant toujours mes pas par la crainte enchaî-
 nés,

Enfin, jusques au fond les avez entraînés.
 Pensez-vous que je puisse, au gré de votre zèle,
 Me relever d'abord d'une chute mortelle?
 Ne le présumons pas: j'y vois trop peu de jour.
 La pente qui m'aïdoit sert d'obstacle au retour.
 Cependant, quelque soit cet amour si funeste,
 J'armerai contre lui la vertu qui me reste.

THEODON.

J'en dois tout espérer.

LE MARQUIS.

Vous m'avez pénétré;
 Dans toutes vos raisons mon esprit est entré:
 Mais le cœur n'est jamais si facile à convaincre:
 Je ne fais si le mien pourra se laisser vaincre.

THEODON.

Ne vous arrêtez pas à de foibles essais.

LE MARQUIS.

Je répons des efforts, & non pas du succès.

SCE-

SCENE VII.

UN VALET, LE MARQUIS,
THEODON.LE VALET *au Marquis.*

Monsieur, j'allois chez vous. Madame Dorifée
Veut vous voir un moment pour affaire pressée.

LE MARQUIS.

(au valet.) (à Theodon.)

J'y vais. Permettez-vous? ...

THEODON.

J'ose vous en prier.

SCENE III.

THEODON *seul.*

IL ne devine pas qu'on va le supplier
De ne plus désormais penser à Rosalie.
Ce que je viens de faire, est un coup de partie.
Qui les sauve tous quatre, & moi-même avec
eux.

Car enfin il étoit pour moi bien douloureux
D'être, sans y penser, le complice d'un crime
Dont Melanide alloit devenir la victime.
Mais, en réparant tout, j'ai rempli mon devoir :
Et, comme enfin l'amour s'envole avec l'espoir,
Le Marquis, à présent, aura bien moins de
peine

A reprendre son cœur & sa première chaîne

SCE-

SCENE IX.

D'ARVIANE, THEODON.

D'ARVIANE.

Monsieur, vous avez crû faire mon bonheur?

THEODON.

Oui.

D'ARVIANE.

Sachez qu'il n'en est rien; tout est évanoui.
Je suis au désespoir.

THEODON.

Et quelle en est la cause?

D'ARVIANE.

A ma félicité Melanide s'oppose;
Il lui plaît d'éluder & de temporiser.

THEODON.

Pourquoi? Quelle raison la peut autoriser?

D'ARVIANE.

Elle prétend, dit-elle, en avoir de secrettes.

THEODON.

Vous m'étonnez!

D'ARVIANE.

Ce sont de méchantes défaites;
Et je vois qu'elle cherche à rompre honnêtement.

THEODON.

Je ne la conçois pas.

D'ARVIANE.

C'est un entêtement.

Do-

Dorisée, aussi-tôt, sensible à cet outrage,
A mandé le Marquis.

THEODON.

Oui, je fais le message.

D'ARVIANE.

Et, pour que non malheur fût plutôt consommé,
Il faut qu'on ait trouvé cet homme à point nommé.
Il est venu : jugez si mon bonheur s'arrange.

THEODON.

Il faut voir d'où provient ce changement étrange.

D'ARVIANE.

Monsieur, je suis perdu.

THEODON.

Sachez vous modérer ;
Attendez qu'il soit tems pour vous désespérer.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THEODON., MELANIDE.

MELANIDE.

Telle est de mon refus la cause nécessaire.
D'Arviane est outré. Mais que pouvois-je faire ?

Quand j'aurois consenti, rien n'eût été conclu.
Dans cette occasion n'auroit-il pas fallu

Faire

Faire de notre état l'histoire infortunée?
 Dorisée eût alors rompu cet hyménée.
 Et pourquoi sans besoin vouloir s'humilier?
 Répandre ses malheurs, c'est les multiplier.

THEODON.

J'ai crû que mon projet vous seroit plus utile.
 Cet hymen à présent me paroît difficile:
 Quel dommage! Il pouvoit nous rendre tous
 heureux.

MELANIDE.

Voilà tous mes secrets; ils sont si douloureux
 Qu'il faut les arracher les uns après les autres:

THEODON.

Il est peu de malheurs aussi grands que les vôtres.

MELANIDE.

Voyez la cruauté du sort qui me poursuit.
 Quand tout semble contraire à l'ingrat qui me
 fuit,

Quand je puis à mon gré lui ravir ma rivale,
 Il faut qu'il se rencontre une raison fatale
 Qui me force à laisser combler mon deshonneur.
 Pour mon malheureux fils & pour moi quelle
 horreur!

Mais enfin croyez-vous qu'on soit assez barbare
 Pour nous livrer tous deux aux pleurs qu'on
 nous prépare?

THEODON.

Je le crains.

MELANIDE.

Vos efforts seroient infructueux!
 On a tant de pouvoir sur un cœur vertueux.

Le

Le sien est fait pour l'être ; il l'étoit ; j'en suis
sûre.

Eh ! Pourquoi voulez-vous qu'il devienne par-
jure ?

Vous êtes effrayant, quand l'espoir me séduit.

THEODON.

Je voudrois, en l'état où le sort vous réduit,
Pouvoir, sans vous tromper, dissiper vos alar-
mes.

Mais, hélas ! je ne puis que partager vos larmes ;
Je tremble que bien-tôt, peut-être dès ce jour,
Votre Epoux ne vous soit arraché par l'amour.
Tout m'allarme pour vous ; & rien ne me rassure.
Peut-être en ce moment signe-t-il son parjure.

MELANIDE.

Ah ! Perfide, arrêtez ; c'est l'arrêt de ma mort...
Vous n'empêcherez pas un si cruel accord ?

THEODON.

Eh, Madame, comment ?

MELANIDE.

Votre pitié se lasse ?

THEODON.

On me fait un secret de tout ce qui se passe.

MELANIDE.

Ainsi donc Rosalie accepteroit mon bien ?

THEODON.

C'est ce qui me surprend ; & j'appréhende bien
Que de tant de grandeurs la brillante chimère
N'ait ébloui la fille aussi-bien que la mère,

Ro-

Rosalie est, d'ailleurs, contrainte d'obéir.
Elle n'a pas le choix.

MELANIDE.

Tout sert à me trahir.

Ah! Monsieur, vous voyez qu'en cet état funeste
La pitié que j'inspire est tout ce qui me reste.
Ai-je épuisé la vôtre? Il me seroit affreux . . .

THEODON.

Elle fuit vos malheurs, & redouble avec eux.

MELANIDE.

Et me permettez-vous d'en abuser encore?

THEODON.

Ah! Votre confiance & m'oblige & m'honore;
Disposez de mon zèle.

MELANIDE.

Auprès de mon époux

Daignez donc l'employer; portez les derniers
coups.

Faites-lui bien sentir que, s'il me sacrifie,
Mes pleurs seront autant de taches sur sa vie;
Que le bien qu'il reprend est un vol qu'il me fait;
Des plus vives couleurs peignez-lui son forfait:
Dites-lui, qu'en m'ôtant ma gloire, il perd la
sienne;

Que sa honte sera plus grande que la mienne;
Et qu'il est (quelque soit l'excès de mes douleurs)
Plus affreux d'être en proie aux remords qu'aux
malheurs.

Mais non. Ne vous servez que des plus douces
armes;

E

Juf-

Jusqu'au fond de son cœur faites couler mes
larmes :

Hélas ! Ne lui portez que des gémissemens,
Que de tendres douleurs & des embrassemens.
Renouvez-lui bien la foi que je lui donne
De lui garder toujours ce cœur qu'il abandonne;
Ce cœur qui lui parut un don si précieux.
Cet heureux tems n'est plus. Mais, Monsieur,
faites mieux;

Parlez-lui de son fils ; il sauvera sa mère.
Qui peut mieux resserrer une chaîne si chère ?
Qu'il regarde en pitié le fruit de son amour,
Quoique ce soit de moi qu'il ait reçu le jour.
Dans ce gage innocent de sa tendresse extrême,
Je le conjure, hélas ! de ne voir que lui-même.
Mon sort sera trop doux, si, pour prix de mes
pleurs,
Il daigne sur son fils réparer mes malheurs.

THEODON.

Mais voudra-t-il m'entendre ? On fuit ceux qu'on
redoute.

Il a lieu de me craindre ; il me fuira sans doute.
Et contre lui tantôt n'ai-je pas éclaté ?
J'espérois son retour ; il m'en avoit flatté.

MELANIDE.

Toute ressource enfin seroit-elle épuisée ?
Si j'allois me jeter aux pieds de Dorisée ?
L'aveu de mon état seroit-il indiscret ?

THEODON.

C'est lui dire un peu tard ce malheureux secret.
Pour-

Pourquoi ne pas aller, dans ce péril extrême,
A l'auteur de vos maux, au Marquis, à lui-même?
Vous aurez contre lui des traits victorieux.
Quelque enchanté qu'il soit, paroissez à ses yeux;
Par un charme plus fort, on en détruit un autre.

MELANIDE.

Et sur quoi fondez-vous mon espoir & le vôtre?
Sur de foibles appas, que le tems & les pleurs!...

THEODON.

Madame, comptez mieux sur vous-même. D'
ailleurs,

On s'embellit encore en voyant ce qu'on aime.
Vous n' imaginez pas quelle puissance extrême
Ont les pleurs d'un objet qu'on a trouvé charmant.

MELANIDE.

Quand on les fait répandre, on les brave aisément.

THEODON.

Ne perdons point de tems, venez-y tout-à-l'heure.

MELANIDE.

Si je tombe à ses pieds, il faudra que j'y meure.

THEODON.

Espérez que son cœur ne résistera pas.
Il faut que votre fils accompagne vos pas;
Qu'il joigne à vos attraits sa jeunesse & ses char-
mes.

Madame, ils donneront plus de force à vos lar-
mes.

Vous porterez tous deux d'inévitables coups.
Je vous seconderai. Nous vous aiderons tous.

E 2

ME

MELANIDE,

MELANIDE.

Je ne balance plus. Puissent sous vos auspices
 La nature & l'amour nous devenir propices!
 Vous guiderez mes pas. J'irai dès aujourd'hui;
 J'y conduirai mon fils : je n'espère qu'en lui.

SCENE II.

UN VALET, THEODON, MELANIDE.

LE VALET *en donnant un billet à Mélanide.*

DE la part de Madame.

MELANIDE.

Eh, qu'a-t-elle à me dire?

(au valet.)

C'est assez.

SCENE III.

THEODON, MELANIDE.

MELANIDE.

VOyons donc ce qu'elle peut m'écrire.

(Elle lit.)

*Je vous donne au plutôt ce malheureux avis ;
 D'Arviane, chez moi, vient de se méconnoître,
 Et d'insulter vivement le Marquis.
 L'outrage est, de sa part, aussi grand qu'il peut
 l'être.*

J'en

*En frémis. Voyez donc, & tâchez de trouver
Les moyens d'empêcher ce qui peut arriver.
C'est à moi de frémir.*

THEODON.

Cette affaire est affreuse.

MELANIDE.

D'Arviane! ... Ah, Monsieur, que je suis mal-
heureuse!

Je crains sa violence; elle peut aller loin.

THEODON.

Les momens nous sont chers. Vous, d'abord
avez soin

D'arrêter d'Arviane; empêchez qu'il ne sorte:
Et moi, de mon côté, je m'en vais faire en sorte
Qu'il ne se passe rien de la part du Marquis.

MELANIDE.

Que ne vous dois-je pas?

THEODON.

Mes soins vous sont acquis.

MELANIDE.

Si d'Arvianne étoit ici, je vous supplie,
Daignez me l'envoyer.

THEODON.

Vous serez obéie.

SCENE IV.

MELANIDE *seule.*

JE tremble que déjà son aveugle fureur
Ne l'ait précipité dans la dernière horreur.

E 3

Peut-

MELANIDE,

Peut-être, en ce moment, que chacun d'eux con-
spire ...
Mon cœur s'ouvre, mon sein doublement se dé-
chire;
J'y reçois tous les coups qu'ils peuvent se porter ...
Cette attente est, pour moi, trop rude à supporter,
Il faut. ..

SCENE V.

D'ARVIANE, MELANIDE,

MELANIDE.

Qu'avez-vous fait? Vous n'avez qu'à pour-
suivre,
Et bien-tôt avec vous on n'osera plus vivre.

D'ARVIANE.

Qui donc?

MELANIDE.

Tenez, voyez, lisez ce qu'on m'écrit.
C'est bien à vous, Monsieur, à céder au dépit!
Voilà donc la douceur que vous m'aviez promise?

D'ARVIANE.

La sensibilité ne m'est donc pas permise?

MELANIDE.

Non, quand elle s'exhale avec trop de chaleur.
Monsieur, il faut apprendre à souffrir un malheur:
Quand on ne le fait pas, on s'en attire un autre.

D'ARVIANE.

Pour un moment d'oubli, quel courroux est le
vôtre?

ME-

MELANIDE.

Un moment d'imprudence a souvent fait verser
Des larmes, que le tems n'a pû faire cesser.

D' ARVIANE.

Dans l'état où je suis pouvois-je me contraindre?
Mais de vous-même aussi n'oserois-je me plaindre?
Si vous m'aimez encore; au nom de cet amour,
Dites-moi donc pourquoi je perds tout en ce jour.
Vous aviez, dans vos mains, le bonheur de ma
vie,

Je pouvois être heureux; vous m'ôtez Rosalie.
Par quelle cruauté faut-il que ce Marquis
Vous doive tout le bien que je m'étois acquis?
Car il le tient de vous. Dans cette concurrence,
Cet homme devoit-il avoir la préférence?

MELANIDE.

Envers votre rival foyez plus circonspect;
Et ne sortez jamais du plus profond respect
Que vous devez avoir pour lui; je vous l'ordonne.

D' ARVIANE.

Et par quelle raison? ... Mais votre ordre m'é-
tonne.

Qui, moi le respecter? Ah! retranchez ce point.

MELANIDE.

Je l'exige de vous.

D' ARVIANE.

Et ne faudra-t-il point
Que je lui fasse aussi des excuses?

MELANIDE,

MELANIDE.

Sans doute:
Il faut vous y résoudre, oui, quoi qu'il vous en
coûte.

Croyez que mon conseil n'est pas indifférent.
Obéissez enfin; ce n'est qu'en réparant
Qu'on peut tirer parti des fautes qu'on a faites.

D'ARVIANE.

Madame, y pensez-vous?

MELANIDE.

Je sais ce que vous êtes.

D'ARVIANE.

Ah! C'en est un peu trop. Ne m'abaissez pas tant.
Mon rival, si l'on veut, est un homme important.
Eh! Que me fait, à moi, si sa fortune est grande?
Parce qu'il est heureux, faut-il que j'en dépende?
Les procédés reçûs entre gens tels que nous,
Ne souffrent pas que j'aille embrasser ses genoux,
S'il se croit offensé, nous avons notre usage.
Je ne suis pas encore à mon apprentissage.

(En mettant la main sur son épée.)

S'il veut, nous nous verrons. Ceci nous rend
égaux.

MELANIDE.

Je gémis de vous voir des sentimens si faux.
Et pour qui?... Mais je cède; il vaut mieux vous
apprendre

Les causes d'un refus qui vous a dû surprendre.
J'ai prévu, dès long-tems, ce qui vient d'éclatter.
J'ai combattu vos feux, bien-loin de vous flatter.

Je

Je vous ai toujours dit que jamais l'hyménée
N'uniroit Rosalie à votre destinée;
Que même son amour vous seroit superflu.

D'ARVIANE.

Madame, cependant, si vous aviez voulu!...

MELANIDE.

Si j'avois pû détruire un obstacle invincible,
Qui rend ce mariage entre vous impossible;
Je n'aurois pas été moins heureuse que vous.

D'ARVIANE.

Quel obstacle s'oppose à des liens si doux?

MELANIDE.

Votre état.

D'ARVIANE.

Mon état, dites-vous? J'en fais gloire.
Je fers avec honneur; du moins j'ose le croire.
Et, si quelque revers n'arrête point mes pas,
Je ferai mon chemin.

MELANIDE.

Vous ne m'entendez pas.

D'ARVIANE.

Seroit-ce ma fortune? Elle est assez bornée;
J'en conviens avec vous. Mais, quoi donc?
l'hyménée

N'a-t-il jamais été l'ouvrage de l'amour?
Serois-je le premier?.. On en voit chaque jour..

MELANIDE.

Mais ils sont assortis, du moins, par la naissance.

D'ARVIANE.

De la mienne, il est vrai, j'ai peu de connoissance.

E 5

De-

Depuis que le hazard a pû nous réunir,
 Vous avez évité de m'en entretenir.
 Mais je vous appartiens; ce titre me rassûre.
 Oui, j'ai quelque naissance; elle n'est point
 obscure.

MELANIDE.

Ah! Bien loin d'en avoir, gémissiez d'être né.
 D'ARVIANE.

Je frémis.

MELANIDE.

Et voilà l'obstacle infortuné
 Que j'avois toujours craint de vous faire con-
 noître.

D'ARVIANE.

Moi, j'aurois à rougir de ceux qui m'ont fait
 naître?

Quel est donc le néant où j'ai puisé le jour?

MELANIDE.

Que voulez-vous savoir?

D'ARVIANE.

Parlez-moi fans détour.
 La source de ma vie est donc bien méprisable.

MELANIDE.

Elle est, de part & d'autre, assez considérable:
 Mais...

D'ARVIANE.

Quoi donc? Quel malheur me seroit survenu?

MELANIDE.

Il est affreux.

D'ARVIANE.

Comment?

ME-

MELANIDE.

Vous êtes méconnu.

Vous êtes à la fois le fruit & la victime
 D'un hymen, que la loi n'a pas cru légitime.
 Ceux qui vous ont fait naître, au désespoir réduits,

L'un de l'autre ont été séparés.

D'ARVIANE.

Et je suis !

MELANIDE.

Une attente fondée, & trop bien confonduë,
 A soutenu long-tems votre mère éperduë;
 Elle a crû que des nœuds, brisés malgré l'amour,
 Entre elle & son époux serenoüeroient un jour.

D'ARVIANE.

Ne seroit-elle plus ?

MELANIDE.

Elle est toujours fidelle.

D'ARVIANE.

Son époux est donc mort ?

MELANIDE.

Il ne vit plus pour elle.

D'ARVIANE.

Il ne vit plus pour elle ! Eh quoi ! cet inhumain,
 En nous restitüant son cœur avec sa main,
 Pourroit venger l'hymen, l'amour & la nature,
 En n'a pas fait cesser cette indigne rupture ?

MELANIDE.

Son cœur, par un amour impossible à dompter,
 Involontairement s'est laissé surmonter.

D'AR-

MELANIDE,

D'ARVIANE.

Devois-je naître? Ah, Ciel! Tu m'as choisi mon
père

Dans un jour malheureux de haine & de colère.
Daignez me le nommer; je veux dès aujourd'hui
Suivre par-tout ses pas & m'attacher à lui
J'irai lui reprocher ma honte & son parjure.

MELANIDE.

Ne fachez rien de plus.

D'ARVIANE.

Ah! Je vous en conjure.

MELANIDE.

Je ne puis.

D'ARVIANE.

Et pourquoi ne voulez-vous donc pas
Que j'aïlle, de sa main, recevoir le trépas?
Est-ce pour m'accabler qu'il m'a donné la vie?
C'est un fardeau pour moi de honte & d'infamie.

MELANIDE.

Vous me faites trembler.

D'ARVIANE.

Ne me refusez plus.

MELANIDE.

Vous ferez, près de moi, des efforts superflus.
L'état, où je vous vois, a trop de violence.
L'épouvante & l'effroi m'imposent le silence.

D'ARVIANE.

Pourquoi veux-je savoir ce secret accablant,
Puisqu'on ne peut venger un affront si sanglant?

Me

'MELANIDE.

Votre mère se rend ; vous l'emportez sur elle...
Ah, mon fils!

D'ARVIANE.

!Quoi, c'est vous? Mon cœur est satisfait.
Le Ciel a fait pour moi le choix que j'aurois fait.

MELANIDE.

Hélas ! Votre destin n'est pas moins déplorable.

D'ARVIANE.

O, mère la plus tendre & la plus adorable!

MELANIDE.

Si vous m'aimez autant que je crois l'entrevoir,
Ayez donc sur vous-même un peu plus de pouvoir.
Vous voyez quel doit être un jour votre par-
tage.

Il faut, au fond des cœurs, vous faire un héri-
tage ;

Leur conquête n'est pas l'ouvrage d'un moment ;
On les gagne avec peine, on les perd aisément :
Mais la douceur attire, & retient sur ses traces
L'amitié, la faveur, la fortune, & les graces.
La hauteur n'a jamais produit que des malheurs :
Je vous laisse y penser ; je vais cacher mes pleurs.

SCENE VI.

D'ARVIANE *seul.*

ME voilà donc instruit de mon sort effroiable !
Grands Dieux ! Quel en est donc l'auteur impi-
toiable ?

Hé-

Hélas ! Je l'aurois sù , si j'avois pù calmer
 Mes esprits & mes sens trop prompts à s'allumer.
 A sa discrétion j'aurois été me rendre,
 Peut-être sa pitié... Que devois-je en attendre
 Puisque tant de vertu jointe à tant de beauté,
 N'ont pù de cet ingrat vaincre la cruauté?
 Quelle idée imprévüe, & peut-être insensée,
 Se forme tout à-coup au fond de ma pensée?
 Je ne fais ; mais je sens accroître mes soupçons,
 Quand je pense aux conseils , aux avis , aux
 leçons,
 Qu'au sujet du Marquis j'ai reçûs de ma mère ;
 Elle y prend intérêt : Quel en est le mystère?
 Pourquoi tous ces égards , & ce profond respect
 Qu'elle exige pour lui ? Cet ordre m'est suspect.
 Ce Monsieur d'Orvigny , qu'on veut que je ré-
 vère,
 Seroit-il , à la fois , mon rival & mon père ?
 Lui ? ... Dans ce doute affreux tout se confond
 en moi,
 Haine, désir, terreur, espoir, amour, effroi :
 Je ne démêle rien dans ce trouble funeste.
 Qui m'en fera sortir ? ... Mais Theodon me
 reste ;
 Il est instruit. Allons , & tâchons d'arracher
 Le malheureux secret que l'on veut me cacher.

Fin du quatrième acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THEODON, LE MARQUIS.

THEODON.

Plus d'Arviane a tort , plus il doit être à plaindre.

LE MARQUIS.

Y songez-vous ? A quoi voulez-vous me contraindre ?

C'est , pour un étourdi , prendre beaucoup de soin.

Ce jeune homme a poussé l'affaire un peu trop loin.

C'est une offense en forme , une insulte marquée ,
Qui jamais ne peut être autrement expliquée.

Elle a trop éclaté dans toute la maison :

Il faut bien , malgré moi , que j'en tire raison.

THEODON.

Vous ne le ferez pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc , je vous prie ?

J'y suis très-résolu.

THEODON.

Vous en perdrez l'envie ,
Quand vous serez instruit d'un secret important ,
Dont je ne suis instruit que depuis un instant.

LE

LE MARQUIS.

Quand je serai vengé, vous pourrez me l'apprendre.

THEODON.

Il ne seroit plus tems.

LE MARQUIS.

J'ai peine à vous comprendre.

THEODON.

Si vous saviez à qui d'Arviane appartient! . . .

LE MARQUIS.

Que m'importe?

THEODON.

Ah, Monsieur! . . .

LE MARQUIS.

Dites; qui vous retient?

THEODON.

Vous en auriez pitié.

LE MARQUIS.

Suis je ami de son père?

Parlez.

THEODON.

Hélas!

LE MARQUIS.

Eh bien?

THEODON.

Melanide est sa mère.

LE MARQUIS,

Ah! Que m'annoncez-vous?

F

THEO-

LE MARQUIS.

Eh! Daignez m'épargner. Quelle attaque im-
prévûë!

Ah! Rosalie, hélas! Pourquoi vous ai-je vûë?

Devois-je rencontrer vos dangereux appas?

Quelle étoile funeste alors guida mes pas?

Rendez-moi donc ce cœur trop épris de vos
charmes:

Son infidélité fait verser trop de larmes.

THEODON.

Vous les payerez cher, je puis vous l'annoncer.

Melanide bien-tôt vous en fera verser.

Elle vivoit pour vous. Il faut bien qu'elle meure.

LE MARQUIS.

Qu'entens-je.

THEODON.

Vous allez hâter sa dernière heure.

LE MARQUIS.

Ah! Crüel, je le vois, vous voulez montrépas.

Oui, s'il faut que je brise un nœud si plein d'ap-
pas . . .

Mais, comment parvenir à cet effort suprême?

Est-ce à l'Amour heureux à s'immoler lui-même?

THEODON.

Quand il est criminel, il ne peut être heureux.

Mais, voilà votre fils, je vous laisse tous deux.

SCENE II.

D'ARVIANE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *à part.*

Theodon ne doit pas avoir eu l'imprudence
De faire à D'Arviane aucune confiance.

D'ARVIANE.

Quand, jusqu'au fond du cœur pénétré de regret,
Je cherche à réparer un transport indiscret,
Avec quelque bonté daignerez-vous m'entendre?
Je viens chercher ma grace. A quoi dois-je
m'attendre?

LE MARQUIS.

Dès que vous souhaitez que tout soit effacé,
Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé.

D'ARVIANE.

Je craignois de trouver un rival inflexible,
Prévenu contre moi d'une haine invincible.
Si vous me haïssez mon sort seroit affreux.

LE MARQUIS.

On ne hait pas toujours ceux qu'ond rend mal-
heureux.

D'ARVIANE.

Cet aveu n'adoucit mes maux qu'en apparence,
Si vous ne me voyez qu'avec indifférence.

LE

LE MARQUIS.

(à part.)

Croyez que je vous plains. Tous mes sens sont
troublés.

D'ARVIANE.

Votre pitié m'est chère. Ah! Si vous la réglez
Sur l'état où je suis, elle doit être extrême.

LE MARQUIS.

Je fais qu'il est cruel de perdre ce qu'on aime.

D'ARVIANE.

J'ai bien d'autres sujets de me désespérer.
Je serois trop heureux de n'avoir à pleurer
Qu'une si douloureuse & si triste infortune:
Cette perte, après elle, en entraîne encore une.
On n'éprouva jamais un revers plus affreux.
Hélas! J'avois un père illustre, généreux,
Digne d'être à jamais ma gloire & mon modèle:
Je ne pouvois sortir d'une source plus belle.
Vain bonheur! Au mépris de l'amour paternel,
Il veut couvrir son sang d'un opprobre éternel;
A ses premiers liens il s'arrache de force,
Et va sacrifier, au plus affreux divorce,
La nature, l'hymen, & l'amour gémissant.
Je serai dénüé de tout ce qu'en naissant
Le plus vil des mortels apporte avec la vie.
Malheureux d'être né, je vais porter envie
A tous ceux qui devoient me voir au-dessus
d'eux:
J'en deviens le dernier, & le plus malheureux ...

Je vois vous attendri! Je me flatte, j'espère
Que vous ne prenez pas le parti de mon père.

LE MARQUIS.

Il seroit mal-aisé de le justifier.

D'ARVIANE.

En vous, entièrement je puis donc me fier?
Je suis trop malheureux pour n'être pas timide.
Dans cette extrémité, je vous prends pour mon
guide.

LE MARQUIS.

Moi?

D'ARVIANE.

Vous même. A qui donc puis-je mieux
m'adresser?

Ma confiance, hélas! doit-elle vous blesser?
Par bonté, dites-moi ce qu'il faut que je fasse.
Mon père va bien-tôt combler notre disgrâce.
Avant qu'un autre hymen le sépare de nous,
Ne pourrois-je, en tremblant, embrasser ses ge-
noux? . .

Croyez-vous qu'un refus puniroit mon audace?
Quoi, mon père? . . . Ah! Monsieur, mettez-
vous à ma place;

Supposez un moment que je sois votre fils;
Que feriez-vous? Parlez.

LE MARQUIS *à part.*

Sauroit-il qui je suis?

(*à d'Arviane.*)

Je

Je vous offre à jamais l'amitié la plus tendre,
De mes soins les plus doux vous devez tout at-
tendre.

D'ARVIANE.

Puis-je me contenter d'un vain soulagement?
Crüel! Je ne veux point de dédommagement.
Vous avez dû m'entendre. A quoi sert le my-
stère?

Ou laissez-moi périr, ou rendez-moi mon père.
C'est moi qui suis le fruit de vos premiers soupirs.
Songez que ma naissance a comblé vos desirs;
Du plus grand des malheurs doit-elle être suivie?
Qu'une seconde fois je vous doive la vie,
Je ne veux en jouïr que pour vous honorer;
Je ne veux respirer que pour vous adorer
N'osez-vous voir les pleurs que vous faites ré-
pandre?

A tant de fermeté je ne pouvois m'attendre.
Vous me feriez penser que je me suis mépris;
Qu'en effet je n'ai point le titre que j'ai pris,
Et que je n'ai sur vous aucun droit à prétendre.
Vous êtes vertueux, & vous seriez plus tendre.
J'ai crû de faux soupçons . . . Ah! Daignez m'ex-
cuser:

Ils étoient trop flatteurs pour ne pas m'abuser.
On m'avoit mal instruit. Rentrons dans ma mi-
stère.

Avant que de sortir de l'erreur la plus chère,
Et de quitter un nom que j'avois usurpé,
Vous-même montrez-moi que je m'étois trompé;
Vous

Vous pouvez m'en donner la preuve la plus sûre;
 Je vous ai fait tantôt une assez grande injure;
 En rival furieux je me suis égaré;
 Si vous ne m'êtes rien, je n'ai rien réparé.
 L'excuse n'a plus lieu. Votre honneur vous en-

gage
 A laver dans mon sang un si sensible outrage.
 Osez donc me punir, puisque vous le devez.
 Vous allez m'arracher Rosalie; achevez,
 Prenez aussi ma vie, elle me désespère.

LE MARQUIS.

Malheureux! . . . Qu'ose-tu proposer à ton père,
 D'ARVIANE.

Ah! Je renais.

LE MARQUIS.

Que vois-je? O ciel! En est-ce assez?

SCENE III. & dernière.

*MELANIDE, DORISEE, THEODON,
 ROSALIE, LE MARQUIS,
 D'ARVIANE.*

MELANIDE.

Vous rappellerez-vous des traits presqu'effa-
 cés?
 On veut, avant ma mort, que je vous impor-
 tune;

Et

Et je viens , à vos pieds , pleurer notre infortune.

Mon fils , unissons-nous.

(Elle va pour se jeter aux pieds du Marquis, qui l'en empêche.)

D'ARVIANE *se jettant aus piéds du Marquis.*
Mon père!

LE MARQUIS *à Melanide.*

Pardonnez

Au trouble où tous mes sens se sont abandonnés.

(à part.)

Que je me sens confus , interdit & coupable!

MELANIDE.

Vous craignez , je le vois , que je ne vous accable;

Mais loin de me laisser aigrir par mes malheurs,
Quel que soit le sujet qui fait couler mes pleurs,
Hélas! Je fais toujours excuser ce que j'aime.

Vous causez , malgré vous , mon infortune extrême.

Une si longue absence , & les bruits de ma mort,
Ont rendu votre cœur le maître de son sort.

Je devois succomber. La fortune jalouse
Dès long-tems auroit dû vous ravir votre épouse:

Pardonnez si j'emprunte encore un nom si doux,
Je cède à l'habitude, elle me vient de vous.

Mais, sans parler de moi, ni de ma destinée,
Je vous remets le fruit du plus tendre hyménée:

G

J'au-

J'aurois lieu d'espérer que cet infortuné
 Ne démentiroit point le sang dont il est né,
 Et qu'il pourroit vous être aussi cher qu'à sa
 mère.

Daignez donc vous charger de toute sa misère.
 Permettez qu'il s'éleve en secret sous vos yeux:
 Il n'aura plus que vous . . . Recevez mes adieux.
 (*à d'Arviane.*)

Et vous, à vos vertus faites-vous reconnoître.
 Me pardonnerez-vous de vous avoir fait naître?
 Oh, mon fils!

LE MARQUIS *à Melanide.*

N'imputez qu'à ma confusion
 Si j'ai paru rester dans l'indécision.
 Avez-vous pû me croire assez de barbarie
 Pour vous abandonner, vous, que j'ai tant
 chérie;
 Vous, dont j'ai si long-tems déploré le trépas;
 Vous, en qui je retrouve un cœur & des appas
 Dignes d'être adorés de tout ce qui respire?
 Que n'avez-vous plutôt réclamé votre empire?
 Avant que de revoir un objet si touchant,
 J'ai crû ne pouvoir vaincre un coupable pen-
 chant:
 Mais j'éprouve, en fortant de cette erreur ex-
 trême,
 Qu'en me rendant à vous, je me rends à moi-
 même.

Mon

Mon cœur & mon amour vont se renouveler.
Heureux que vous ayez daigné les rappeler!

(*En l'embrassant.*)

Quelle félicité m'alloit être ravie!

MELANIDE.

Je vous retrouve donc!

D'ARVIANE.

Cher auteur de ma vie!

LE MARQUIS.

(*à d'Arviane.*)

(*à Melanide.*)

Oui, je suis votre père. Oui, je suis votre
époux.

Que l'Amour & l'Hymen nous réunissent tous!

(*à Dorisée.*)

Madame, vous voyez dans quelle douce chaî-
ne,
Aussi bien que l'Amour, mon devoir me ra-
mène!

DORISÉE.

Je ne puis qu'applaudir, & vous féliciter.
J'eusse été la première à vous solliciter

LE MARQUIS *à Dorisée.*

Pourriez-vous détourner votre choix sur un au-
tre,

Et souffrir que mon fils devînt aussi le vôtre?

Nous serions tous heureux.

DO-

DORISE'E.

J'accepte cet honneur.

LE MARQUIS à *Melanide*.

Ne consentez-vous pas de même à leur bonheur?

MELANIDE.

*(Embrassant Rosalie.)*Qui, moi? Si j'y consens! Oui, vous ferez ma
fille.

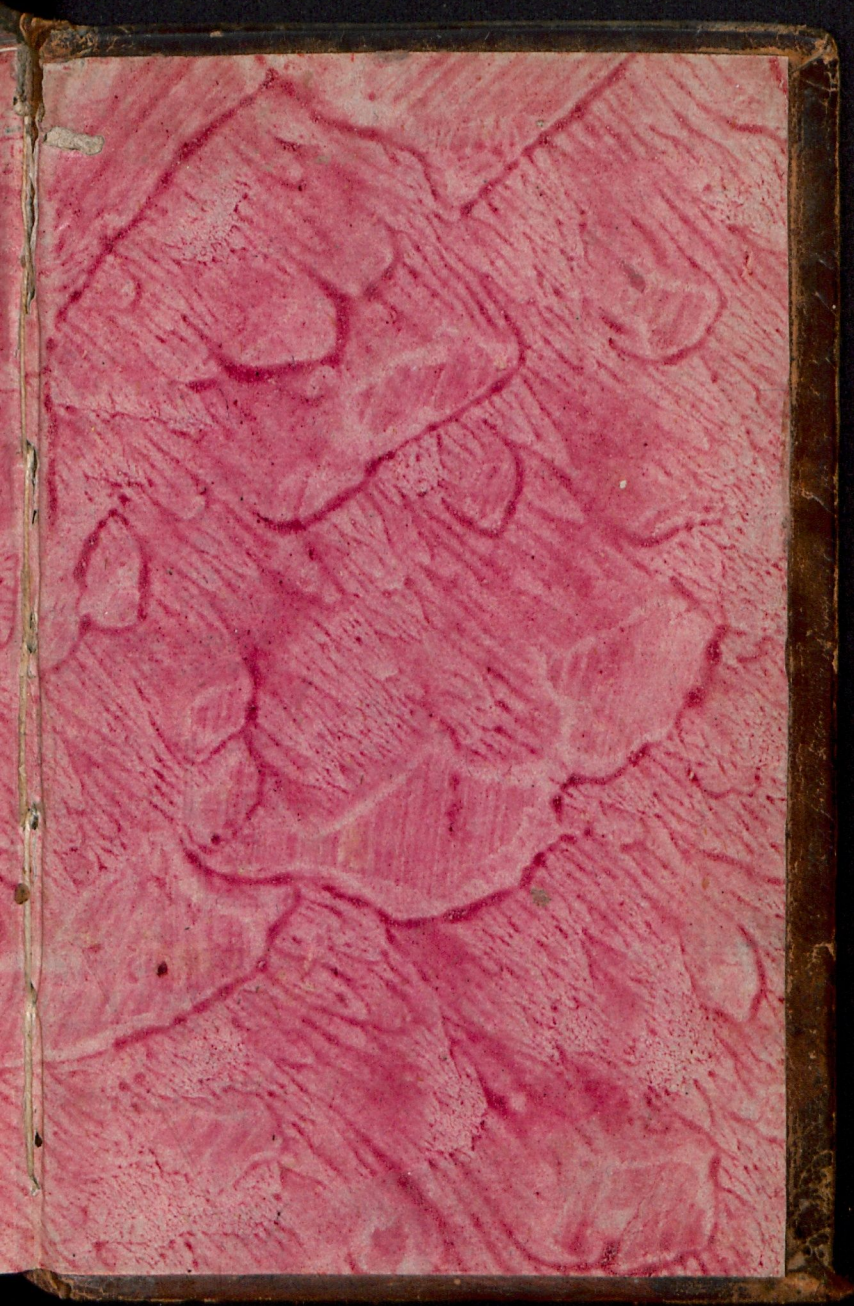
LE MARQUIS.

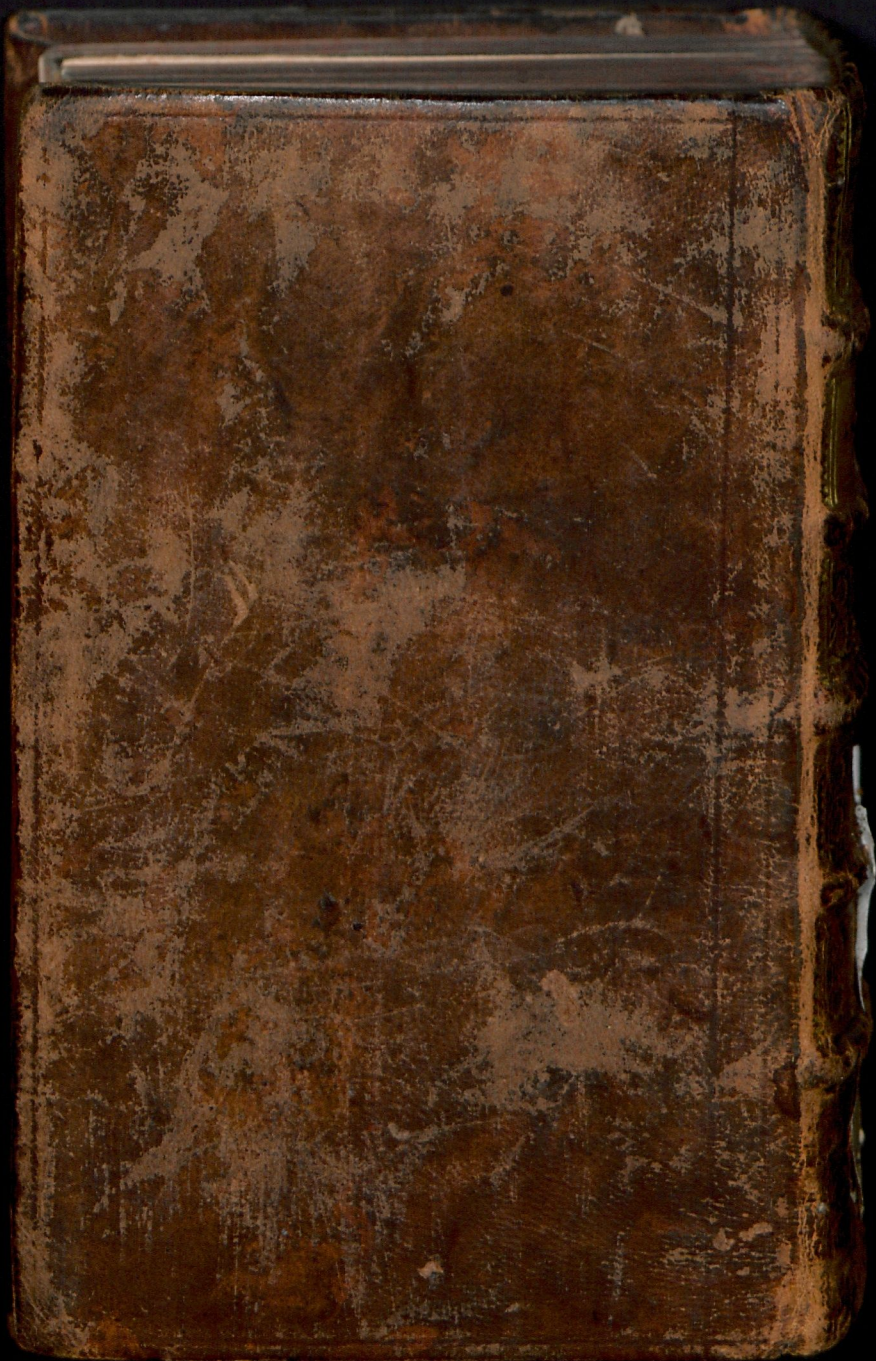
Ne faisons désormais qu'une même famille.

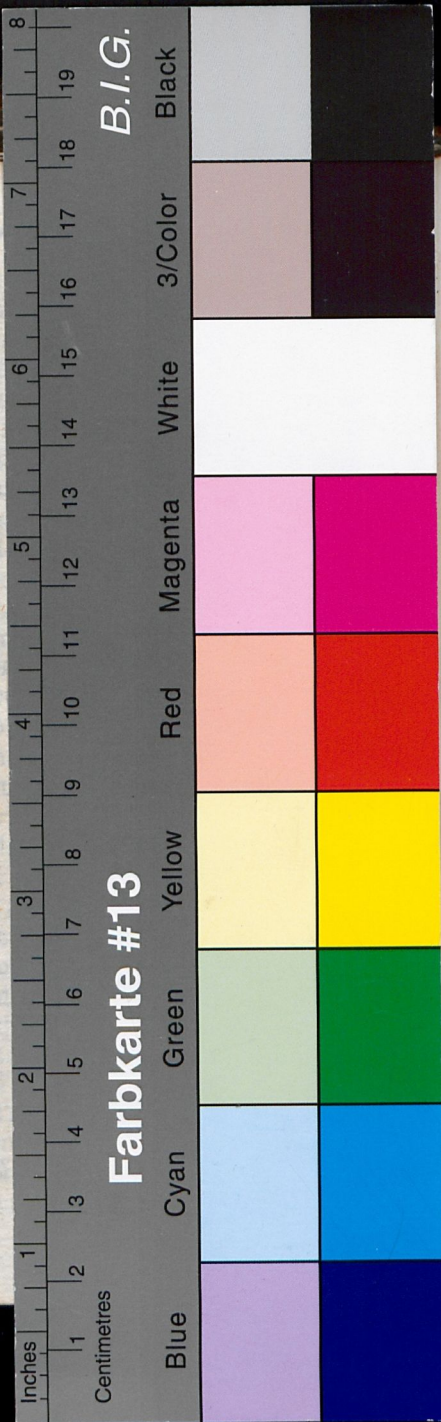
O ciel! Tu me fais voir, en comblant tous mes
vœux,Que le devoir n'est fait que pour nous rendre
heureux.

FIN.









MELANIDE.

COMEDIE

en Vers.

En cinq Actes.

PAR MONSIEUR
DE LA CHAUSSE'E.



VIENNE EN AUTRICHE,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de la
Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

M D C C L I I.

7

